



La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Musique classique Page B 3
Cinéma Page B 4
Théâtre Page B 5
Disques classiques Page B 6
Télévision Page B 6
Jazz et blues Page B 7
Vitrine du disque Page B 7
Agenda culturel Page B 8

DANSE



Hybride à quatre mains

Pour Danse-Cité,
Catherine Tardif a
concocté le spectacle
dont elle rêvait

Esquisse à quatre mains pour quelques gestes inattendus est une sorte d'hybride à la fois de danse et de théâtre, réunissant le temps d'un même spectacle la metteur en scène Brigitte Haentjens et la chorégraphe Louise Bédard.

ANDRÉE MARTIN

C'est maintenant connu, Danse-Cité constitue un générateur d'expériences chorégraphiques de toutes sortes; intéressantes, singulières, disparates parfois. Célébrant cette année son quinzième anniversaire, l'organisme semble avoir la ferme intention de poursuivre dans une démarche où l'artiste est roi. Dans le cadre du volet «Interprète», ce n'est plus le chorégraphe qui lance la création mais l'interprète. À l'occasion de la huitième édition de cette belle initiative, présentée du 22 janvier au 2 février à l'Agora de la danse, l'honneur est revenu à Catherine Tardif de composer, à sa mesure et selon ses désirs, le spectacle dont elle rêvait.

En regard de ses affinités pour le théâtre et l'ensemble des formes d'expression scénique, l'interprète (qui est aussi chorégraphe) a réuni, le temps d'une *Esquisse à quatre mains pour quelques gestes inattendus*, la metteur en scène Brigitte Haentjens, la chorégraphe Louise Bédard, de même que le danseur-comédien Guy Trifiro et le comédien Jean Turcotte. «L'idée de base était de provoquer des rencontres, explique Catherine Tardif. Il existe beaucoup de spectacles de danse, et de très bons. Je ne voulais pas en faire simplement un de plus. Ce qui m'intéressait, c'était de voir jusqu'où on pouvait aller avec une structure de création différente. C'est le genre de projet pour des gens qui ont le goût du risque.»

L'hybridation comme l'interdisciplinarité d'une telle démarche, même si elle n'est pas nécessairement nouvelle, n'en demeure pas moins d'un intérêt sans équivoque. Comment ne pas être curieux devant une œuvre regroupant de tels artistes? Les trois interprètes, les collaborateurs — Michel F. Côté et Guy Trifiro à la musique, Angelo Barsotti aux costumes et aux maquillages, Richard Lacroix à la scénographie et Lucie Bazzo aux éclairages — tout comme la chorégraphe Louise Bédard dont on connaît la poétique *Dans les fougères foulées du regard* (primée aux Cinquièmes Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis 1996) et la metteur en scène Brigitte Haentjens dont le *Quartett* d'Heiner Müller lui a valu le prix de la critique de l'Association québécoise des critiques de théâtre, ainsi qu'un Masque (ex æquo avec Carbone 14) pour la meilleure production de l'année, valent tous le détour.

VOIR PAGE B 2: DANSE-CITÉ

SOLANGE LÉVESQUE

Quand Molière a repris Tartufo, ce personnage de la comédie italienne, il ne se doutait probablement pas de la notoriété qu'il allait lui conférer. Avant même sa création à Versailles en mai 1664, le *Tartuffe* fait des vagues, rencontrant de sérieuses réticences de la part de la mère du roi, qui ne voit pas d'un très bon œil la charge de son auteur contre les faux dévots. Un mouvement historique suivra: la cabale des dévots, organisée et soutenue par un groupe religieux d'extrême droite dont la mère de Louis XIV était membre. (Si le Tartufo de la commedia dell'arte s'est éloigné dans la mémoire des spectateurs à travers les siècles, *Tartuffe*, la pièce de Molière, est devenue si célèbre et si populaire que le nom de son héros est passé au dictionnaire comme un vocable évoquant une personne hypocrite, un imposteur.)

Un chef-d'œuvre d'ambiguïté

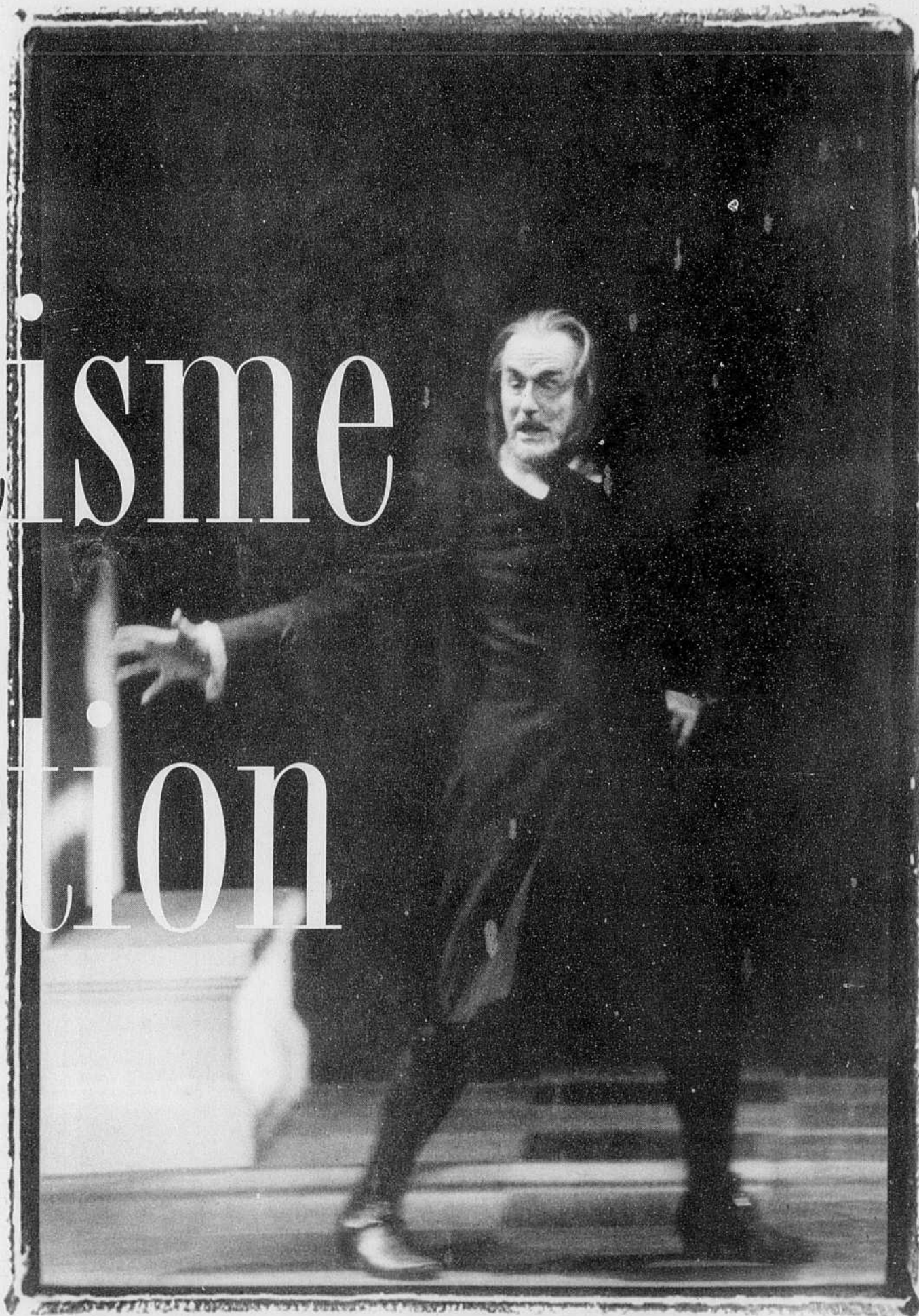
Des 32 œuvres écrites par Jean-Baptiste Poquelin, ce fils de tapissier parisien connu sous le nom de Molière, *Tartuffe* est la plus jouée. Pourquoi? Gérard Poirier répond avec un enthousiasme non dissimulé: «Elle est tellement bien faite, tellement bien structurée! Les personnages y sont très habilement amenés et le suspense soutenu de façon impeccable. Aucune autre pièce de Molière ne présente autant d'accès variés et ne fonctionne aussi bien que *Tartuffe* auprès du public. Même mal jouée ou jouée de façon légère, elle pourrait marcher!», raconte le comédien.

VOIR PAGE B 2: POIRIER

LES ARTS

Ceux qui ont vu *Othello* de Shakespeare au TMM en 1986 ne sont pas près d'oublier l'incroyant et puissant Iago que **Gérard Poirier** y incarnait: il était fabuleux! Pour sa mise en scène de *Tartuffe*, Lorraine Fintal a eu la bonne idée de lui confier le personnage d'Orgon, que le metteur en scène suisse Benno Besson qualifiait à juste titre de «personnage principal» de la pièce.

Tartuffe fanatisme et séduction



Gérard Poirier fait de son Orgon
un personnage aussi tragique
que tyrannique



LA VIDÉOTOURNÉE « le Québec en images » Devenez REPORTER-TELE

Faites-nous visiter votre quartier! Présentez-nous une personnalité de votre entourage!
Immortalisez un événement marquant sur vidéo! Votre participation pourrait vous faire gagner des prix!

Informations: Sylvie Harpin (514) 465-4732



Joanne Côté, animatrice de l'émission «Des images dans la tête»
À ne pas manquer au câble 9, tous les dimanches, à 18 h 30 (En reprise: jeudi à 21 h et samedi à 12 h)

images
dans la tête



LES ARTS

POIRIER

L'inépuisable richesse d'une œuvre

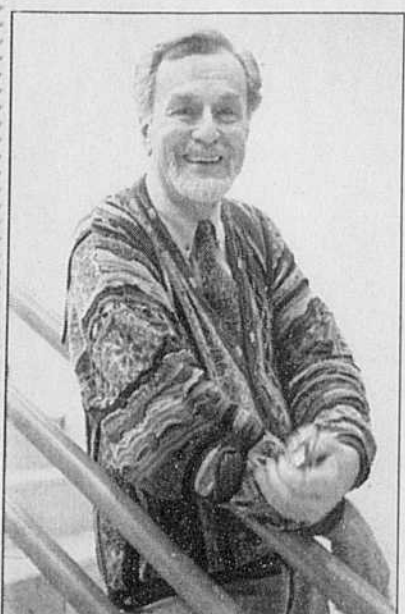
SUITE DE LA PAGE B 1

Jusqu'à la lecture de Louis Jouvett en 1950, la pièce a souvent été abordée comme une comédie manichéenne: Tartuffe, en monstre, y perdait son humanité, donc cessait d'être dangereux, devenant une sorte de bouffon «bedonnant, chauve et répugnant», précise Gérard Poirier, qui croit que c'est aller à «aux antipodes du sens de la pièce. Un pareil Tartuffe entraînait dans son sillage un Orgon trop facilement dupé et non moins ridicule».

Mais les choses ne sont pas si simples, explique Poirier en parlant d'Orgon, son personnage: «C'est un rôle d'une grande force, et très difficile, ajoute-t-il. Orgon n'est pas bête, mais c'est un colérique, un entêté tyrannique qui croit détenir la vérité absolue et qui se montre assez odieux envers son entourage. Tartuffe arrive, et voilà qu'il s'entend de lui, le laisse prendre possession de son âme, de sa volonté, de tout son être!... Prêt à déshériter ses proches au profit de Tartuffe, à lui donner sa fille en mariage, alors que l'escroc, de son côté, tente de séduire Elmire, la femme d'Orgon!»

Personnage tragique

Chef d'une famille bourgeoise aisée, Orgon est sans doute un homme un peu naïf qui a «réussi socialement», comme on dit. Soudain, de manière incompréhensible, il se laisse influencer par un imposteur, disposé à tout sacrifier à sa nouvelle idole. Comment une chose aussi grave peut-elle se produire? C'est ce qui fait



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Gérard Poirier

l'objet de la relecture de Lorraine Pintal. «Ce qui m'a le plus surpris dans le travail du rôle, affirme Gérard Poirier, c'est de constater à quel point Orgon est tragique; les indications de Lorraine m'ont beaucoup aidé à le comprendre. La modernité nous oblige à une lecture décapée; elle nous révèle Orgon comme étant le centre véritable de cette pièce, car sans son consentement qui ouvre toute grande la porte à l'envahisseur, Tartuffe ne pourrait pas mettre à exécution ses plans machiavéliques. Évidemment, si on se reporte à une époque moins grave que la nôtre, Orgon faisait nécessairement office de clown imbécile. Pensez donc: un cocu en puissance! Dans la tradition française, le cocu a toujours été immensément drôle, alors qu'au fond, c'est un être tragique. La fameuse scène où Tartuffe séduit Elmire alors qu'Orgon est caché sous la table a fait s'esclaffer les publics pendant des siècles; or, c'est une scène terrible!»

J'écoute Gérard Poirier, et soudain, je vois s'allumer dans l'œil bleu de l'acteur cette flamme douloureuse qui le transforme en son personnage: «Si Orgon ne sort pas de sous la table, c'est qu'il ne peut pas: il est tellement foudroyé par ce qu'il entend qu'il en est paralysé! Le ciel lui tombe sur la tête, le monde s'effondre autour de lui... D'ailleurs il dira, en sortant de sa cachette: "J'ai espéré fort longtemps qu'on changerait de ton, qu'on parlerait autrement..." Il est vrai qu'Orgon est un peu candide, mais tout de même, il faut que ce Tartuffe ait quelque séduction pour qu'un homme généreux et d'un certain bon sens comme Orgon se laisse avoir par lui! Évidemment, quand les spectateurs voient ce pauvre hébété écarteler la nappe et sortir de sous la table, éffaré, défilé, ils rient, mais pas longtemps, car toute honte bue, Orgon avoue: "Je suis un abominable homme, je n'en puis revenir et tout ceci m'assomme." Après cette scène pathétique, il ne sera jamais plus le même. Il est frappé, anéanti; il a perdu sa chère illusion, et peut-être une partie de son image de soi.»

Plus actuel que jamais

Depuis sa création, Tartuffe fascine; nos connaissances d'aujourd'hui nous font nous interroger sur la nature de cette fascination exercée par le personnage: n'est-elle pas trouble, équivoque? Molière n'en explique rien, mais il n'indique pas que son personnage doive paraître répugnant, travers dans lequel sont tombés plusieurs interprètes de Tartuffe. «Si Tartuffe n'est pas un être séduisant, charmeur, rien ne tient dans cette pié-

ce, tout s'écroule, fait remarquer Gérard Poirier. Bien avant les découvertes de Freud, précise-t-il, Molière avait saisi la faille, chez un être humain, qui peut permettre à un semblable de l'influencer jusqu'à sa perte. À une époque où nous subissons de façon tragique l'ascendant de gourous et chefs de sectes de tout acabit, nous savons que cette fascination néfaste existe et peut aller jusqu'à la destruction d'un individu ou d'un groupe. Il ne s'agit donc pas d'un sujet léger mais de questions très graves.»

Bien que Gérard Poirier voie Orgon comme «assez poignant et déconcertant», il convient que «certaines de ses répliques, si on leur donne un certain ton, deviennent fort drôles. On pourrait sacrifier Orgon au comique pour mieux servir le personnage de Tartuffe». Mais dans la production dirigée par Lorraine Pintal, précise-t-il, «ce n'est pas l'option choisie. Orgon demeure au cœur de la pièce; il y a en lui un vide à combler, une place vacante que Tartuffe vient occuper». Quel est donc ce vide? «Plusieurs réponses peuvent s'avérer valables. Il a une femme charmante, plus jeune et d'une classe sociale supérieure, une servante spirituelle, Dorine, et de bons enfants; il souffre peut-être d'infériorité. Sa mère, l'autoritaire Madame Pernelle, tombe elle aussi sous le charme de Tartuffe; de son père, on n'entend jamais parler... Un manque important dans la relation père-fils a peut-être laissé Orgon fragile devant toute image d'autorité.»

Gérard Poirier trouve extraordinaire qu'après plus de trois cents ans, on puisse encore se poser tant de questions sur une œuvre; selon lui, cela met en relief son inépuisable richesse: «Aussi longtemps qu'on la jouera, des acteurs, des metteurs en scène et des journalistes continueront à s'interroger sur cette pièce aussi séduisante qu'inquiétante. Lorraine a eu l'idée de génie d'aller chercher Gabriel Arcand pour incarner Tartuffe; ce sera sa première expérience avec un théâtre institutionnel; on sait qu'il s'était réservé, jusqu'à maintenant, pour son théâtre. Il possède naturellement toutes les qualités requises: c'est un être charismatique, à la fois séduisant et inquiétant lui aussi. Lorraine pousse la tragédie jusqu'au bout du cinquième acte dont Molière, pour des raisons politiques, avait fait un happy-end. Sa mise en scène réservera bien des surprises!»

Évidemment, je veux savoir: comment se termine donc la pièce? Grand seigneur, Gérard Poirier avale une longue gorgée de café et me dit, avec un sourire délicieusement civil: «Mais... je ne vais pas tout vous dire!»



Guy Trifiro, Catherine Tardif et Jean Turcotte, dans Esquisse à quatre mains pour quelques gestes inattendus, sur une chorégraphie de Louise Bédard et Brigitte Haentjens.

DANSE-CITÉ

Dans des zones de création peu connues

SUITE DE LA PAGE B 1

Dans la généalogie de cette production un peu hors du commun, on retrouve bien sûr en premier lieu Catherine Tardif, puis Brigitte Haentjens. «Très tôt avec Brigitte, on s'est rendu compte que ce serait intéressant d'avoir quelqu'un pour nourrir et relancer, d'un point de vue gestuel, l'univers créé. Louise Bédard nous a vite semblé l'artiste idéale. Elle a un langage très raffiné, et je trouve que son vocabulaire chorégraphique est d'abord évocateur. Chez elle, on sent rarement la ligne pour la ligne. Ce qu'elle compose raconte une histoire. Quant à Jean Turcotte et Guy Trifiro, j'étais fascinée par la nature de leur implication dans ce qu'ils faisaient.»

Catherine Tardif précise cependant que le travail s'est effectué en alternance, entre Louise B. et Brigitte H., et qu'il n'y a pas eu de prédominance d'un art sur l'autre. Ainsi, les uns comme les autres se sont retrouvés dans des

zones de recherche et de création peu connues. Les danseurs se sont mis dans la peau du comédien, le comédien a chaussé les souliers du danseur, la metteuse en scène s'est transformée en chorégraphe, et la chorégraphe a épousé l'œil du metteur en scène. Mutation singulière et intrigante «noviciat».

Même s'il n'y a pas eu de thématique de base à cette création à deux imaginaires pour trois corps, six pieds et six mains, le résultat semble vouloir afficher certaines directions esthétiques et un contenu relativement précis, aussi précis que la danse peut l'être. «La pièce se passe au début du siècle, à l'époque victorienne. Il y a quelque chose de suranné dans le comportement de chacun de nos personnages. Aussi, à cause de l'ambiance installée sur scène et du trio, deux hommes et une femme, la pièce rappelle Jules et Jim, le film de François Truffaut. Dans ce spectacle, il y a quelque chose de trouble et de léger. C'est à la fois frais et pathétique.»

À QUÉBEC

Le plus grand chanteur du dimanche

Jacques Bertin de passage à Québec et à Montréal cette semaine

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC



Jacques Bertin, en 1986.

ARCHIVES LE DEVOIR

Peu de gens, dans le grand monde de la chanson française, ont une réputation à la fois aussi enviable et aussi discrète que Jacques Bertin. Accueilli à son premier disque, en 1967, avec un grand prix Charles-Cros, il a été maintes fois comparé à Jacques Brel ou à Léo Ferré, sans jamais en atteindre la renommée auprès du grand public. Pas fort sur le showbiz, Bertin a fait son petit bonhomme de chemin par la seule force de ses textes, accueillis avec une admiration sans borne par un public d'une remarquable fidélité.

Dans la foulée d'un nouveau disque, Hôtel du grand retour, lancé en décembre sur l'étiquette nantaise Velen et arrivé depuis chez les bons disquaires d'ici, le chanteur breton revient cette semaine voir son contingent de fidèles québécois. Le vendredi 24, il sera à l'auditorium Joseph-Lavergne de la bibliothèque Gabrielle-Roy, à Québec, puis, le lendemain, à la Maison de la culture Frontenac, à Montréal.

En compagnie du pianiste Laurent Desmurs, compagnon de route de longue date, Bertin présentera alors quelques chansons du nouvel album, marquées par le thème omniprésent de l'amour déçu, beaucoup de pièces des disques précédents, et quelques interprétations de chansons «que je considère des classiques, même si elles sont relativement méconnues», comme le Bateau espagnol de Léo Ferré, La Chanson de Tessa écrite par Giraudoux, ou Le Chant des hommes du poète turc Nazim Hikmet.

Avec une feuille de route aussi bien remplie et un succès d'estime qui ne se dément pas, Bertin se retrouve toutefois dans la situation d'être «un chanteur du dimanche et donc, techniquement, un chanteur amateur, même si cette aventure personnelle reste pour moi très importante». Pour gagner sa vie, mais aussi en rapport avec des convictions politiques de gauche qui ont traversé l'ère Mitterrand sous le signe de la désillusion, il travaille comme rédacteur en chef des pages culturelles de l'hebdomadaire d'information Politis, qu'il décrit comme étant «entre le rose, le rouge et le vert». Dix mille exemplaires, propriété de ses journalistes, ce Nouvel Observateur alternatif tient la route depuis neuf ans, ce qui en fait un autre genre de succès d'estime pour le chansonnier-journaliste.

Comme chanteur du dimanche, Bertin réussit toutefois à faire du travail sérieux. En mars, il tiendra deux semaines au Café de la danse, une salle parisienne de 250 places. Et périodiquement, il fait des petits tours en province où il trouve toujours 150, 200 personnes prêtes à l'entendre: «Il y a toujours du monde dans la salle, quand je chante quelque part, strictement par la bouche à oreille, même si je ne passe pas à la radio. Ils ont tous les disques, comme on dit. Ils ne sont pas là par hasard. Je me sens en famille. Et c'est ce qui fait que j'ai du plaisir à chanter.» Ceci ne veut pas dire pour autant que l'entrée soit interdite à ceux qui ne le connaissent pas encore: il n'est jamais trop tard pour bien faire, comme on dit...

Contraste et continuité

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

JOSEPH RESCIGNO

Direction :
Joseph Rescigno
Soliste :
Angèle Dubeau

Mendelssohn

Gougeon

Borodine

Concerto pour
violon no 1
en ré mineur ;
Concerto pour
violon no 2
en mi mineur
Un fleuve,
une île, une ville
Symphonie no 2
en si mineur,
dite «Épique»

Le lundi
20 janvier 1997
20 h 00

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Une présentation de

Altamira



Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Billets : 30 \$, 20 \$, 15 \$
Billets en vente à la PdA / 514.842.2112
et Réseau Admission / 514.790.1245
Redevance et frais de service.

L'Orchestre
Métropolitain

Votre
orchestre

Renseignements

598.0870

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

PARTAGE DE MIDI

Paul Claudel

mise en scène: Daniel Roussel

Louise Marleau
Jean-François Casabonne
Pierre Chagnon
Jean-Pierre Matte

concepteurs:
Claude Goyette
François Barbeau
Claude Accolas
Diane Leboeuf
Jean-Marie Guay

du 14 janvier au 8 février 1997

réservations: 844-1793 groupes: 527-3644 844-1793

http://www.scoopnet.ca/rideauvert



BANQUE
LAURENTIENNE



ARTS

Silence ils causent

Dans une vie antérieure, j'ai dû habiter un pays de chicane, j'adore la page des *Idées du Devoir* quand s'y déroule une bonne bagarre, il m'arrive même de susciter des participations à ces pugilats. Pour les armes, je préfère l'écrit à l'oral, d'une part parce que nous ne sommes pas un peuple de tribuns, d'autre part parce que les adversaires soignent mieux des paroles destinées à rester plutôt qu'à s'envoler. On sait l'importance sacramentelle qu'a aujourd'hui la liste de leurs publications dans le *curriculum vitae* des professeurs, qui sont les duellistes les plus fréquents. Ils cisèlent leurs mots pour la postérité, et c'est tout bénéfice pour les amateurs.

Nous sommes, à cet égard, en période faste. Contrairement à tant d'autres qui s'en lamentent en nos pages et dans les colloques, je ne crois pas que le Québec souffre actuellement d'un quelconque «*silence des intellectuels*». Ils se tairaient à propos de quoi? C'est là un cliché inventé par des essayistes fédéralistes qui voulaient intimider les essayistes souverainistes, dans la foulée du dernier référendum. Si vous disiez comme eux, vous étiez aussi causant que courageux. Si vous ne disiez pas comme eux, vous étiez, quoique causant, bel et bien «*silencieux*» devant des horreurs qui méritent dénonciation.

Je dois être fort légère car je n'ai toujours pas compris de quelles horreurs il s'agit: je ne détecte pas l'ombre du début du commencement de l'oree d'un fascisme, malgré ce qu'ils sous-entendent, chez quiconque exerce le pouvoir au Québec. Pas plus qu'au Canada dois-je m'empres-

ser d'ajouter. C'est pourquoi je m'amuse beaucoup des efforts de certaines belles plumes — les Marc Angenot, René-Daniel Dubois, Monique Nemni et compagnie — pour se donner rôles de dissidents au sein de régimes dangereux, quand toutes les tribunes leur sont ouvertes et qu'ils ne risquent rien d'autre que deux ou trois quolibets, ce qui n'est pas poli mais n'est quand même pas le goulag. Je le sais, je dirige la seule page éditoriale non fédéraliste au Québec et je suis fort bien aux élucubrations de ceux qui m'accusent néanmoins de sombrer dans l'unanimité terrorisant. Tout ça est un plaisir. Les drames, ils appartiennent aux vrais damnés de la terre, et il est d'ailleurs honteux de leur piquer leur mal pour se rendre intéressant dans nos contrées.

Il n'y a de silence que pour ceux qui refusent d'écouter, et ils se privent de beaucoup. Le Québec déborde aujourd'hui de publications où on croise le fer, pas seulement sur la question nationale. Et il s'en crée constamment de plus intéressantes les unes que les autres.

Il y a les ancêtres, comme *Liberté* et *Possibles*, l'une littéraire ou philosophique et l'autre plus socio-critique, qui tournent autour de l'actualité avec juste assez de recul pour la laisser mûrir avant d'y mettre du doute. Il est extraordinaire que ni l'une ni l'autre, qui ont désormais plus de vingt ans, ne soit encore identifiable à un corps de doctrine, et qu'on y soit constamment surpris par de nou-

veaux tours de pensée, élégamment dite au surplus.

Il y a les lieux plus prévisibles et militants, comme *Vie ouvrière* ou *Relations*, l'une proche du terrain, l'autre proche de l'esprit, qui ont le cœur à gauche et n'en démordent pas, sans sombrer dans la contestation incantatoire.

Il y a les revues qui se refont, comme l'*Action nationale* qui attire désormais de solides collaborateurs souverainistes non nationaux et qui est si indépendante qu'elle s'en prend à ses alliés naturels dans de vigoureuses chroniques économiques. *Cité Libre*, autre cas de renaissance, est au contraire devenu un lieu de culte capable d'éloigner même ceux qui l'ont recréée, mais il faudrait l'inventer si elle n'existait pas, avec son rabâchage têtue et distingué. Entre les deux *L'Agora*: elle renvoie tout ce monde et le peuple dos à dos, dans un style professoral qui défend des idées en les décrétant au-dessus de la mêlée.

Il y a les petits nouveaux, beaucoup moins prétentieux, pour lesquels j'avoue un faible. *Virtualités* a trois ans et la volonté de «*débloquer de nouvelles perspectives de transformation sociale*»; on y a créé surtout un authentique climat pour l'essai, notamment dans une ambitieuse section critique. *Combats*, qui en est à sa deuxième année et qui a son cœur au cégep de Joliette, est une délectation pour ceux qui aiment l'écriture sans quartier, qui nomme ses cibles et leur rentre dedans, avec rapidité et irrévérence.

Quant à *Lubie*, publié à Chicoutimi, qui se veut journal culturel mais qui tourne naturellement au politique, c'est le mensuel de la mauvaise humeur brillante dont on redemande. A Rimouski, *Le Mouton Noir* est une page *Idées* décapante, que nous recevons comme de la famille.

Il y a les périodiques culturels spécialisés, qui passent par le livre ou l'art pour bousculer les idées, et qui ne sont pas tout à fait mon propos aujourd'hui. Il y a ceux que j'oublie parce qu'ils ne sont pas dans mes arrivages récents, et je m'en excuse.

Il y a surtout une parole plus diverse que jamais, pour ceux qui veulent écouter. Fini le temps où elle n'appartenait qu'à des cénacles restreints, *Cité Libre* ou *Parti pris*, chacune avec son esprit de classe, gauche aristo ou gauche ouvrière, à Montréal toutes. Fini le temps des doctrines achevées, des grilles idéologiques où enfermer les mots, des revues jargonneuses et alignées, qui ont brûlé les intellects des années soixante-dix. Le joyeux fouillis où des centaines d'auteurs s'ébrouent aujourd'hui est plus incarné, désordonné, sans dieux ni maîtres. C'est une «*démocratie en friche*», pour reprendre l'expression-thème du dernier numéro de *Virtualités*.

Ce monde élargi en demeure un, pour l'essentiel, de profs et d'écrivains, qui ont tendance à passer tout sous la loupe critique, sauf leurs propres institutions et leurs privilèges, seul mignon silence que j'aurais à leur reprocher. Rien de grave, mais le péché originel des intellectuels. Il m'agace. Mais vous voyez bien que je cherche encore la chicane.

MUSIQUE

Angèle Dubeau fonde son propre ensemble

La violoniste jouera à l'Orchestre métropolitain un jour, entourée de femmes à la Pietà un autre

Entre son émission de télévision, ses disques, ses concerts et son bébé, la violoniste Angèle Dubeau, la plus prolifique protégée de l'étiquette Analekta, annonce maintenant qu'elle fonde son propre ensemble, La Pietà, entièrement composé de femmes.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

L'élaboration du projet s'est faite en toute discrétion, entre copines. Faut-il voir dans l'exclusion des hommes quelque complot féministe? Angèle Dubeau jure que non. Elle avait envie de musique de chambre, en agréable compagnie. En dressant la liste des musiciens à approcher, elle s'est aperçu que les onze noms qui lui venaient spontanément à l'esprit étaient ceux de musiciennes.

Pourquoi La Pietà? En clin d'œil à Vivaldi, le prêtre roux qui, selon la légende, aurait été empêché de célébrer la messe par son allergie à l'encens et des douleurs à la poitrine. Simple astuce pour obtenir une dispense? Echappatoire ou pas, sa mutation au poste de *maestro* de l'orphelinat pour jeunes filles Pio Ospedale della Pietà, très tourné vers l'éducation musicale, le servira bien: c'est là que ce fils de boulanger composera l'essentiel de son œuvre.

La Pietà d'Angèle Dubeau sera elle aussi composée de femmes, donc, et fera aussi œuvre sociale en versant ses profits à un organisme de femmes en difficulté.

«Des subventions? Non, aucune. Je ne veux pas m'embarquer là-dedans. Je ne veux pas me préoccuper de la vente de billets, ni m'imposer la planification de longue haleine d'une série de concerts en salle, autant de contraintes qu'impose toute aide gouvernementale. Ce sera un ensemble "à projets". On a une bonne idée, on la joue, un point c'est tout. J'ai préféré me tourner vers le privé et les commanditaires.»

Cette première idée, c'est un concert entièrement consacré à la musique de Vivaldi, présenté à la salle Redpath, début mars. Forte de ses succès passés et de proches haut placés — son conjoint est le président d'Analekta —, Angèle Dubeau sait d'ores et déjà que sa Pietà produira un disque sur cette étiquette. Le pre-

mier concert sera par ailleurs diffusé à la radio de Radio-Canada. Pas mal, comme début.

Ce petit orchestre n'aura pas de chef. «*Bien sûr, en tant que premier violon solo, j'agis un peu à ce titre, mais sans plus. Je veux m'assurer de créer un réel sentiment d'appartenance.*»

Violoniste et maman

Mais où trouvera-t-elle le temps? N'a-t-on pas l'impression de voir Angèle Dubeau partout, toujours? En fait, Angèle Dubeau compte surtout sur ses disques pour faire circuler son nom à l'étranger. «*J'avais besoin de retrouver un certain équilibre, besoin de retrouver mes vraies valeurs, besoin d'avoir un enfant. Je ne peux plus me permettre de partir deux mois et demi de la maison, comme je le faisais au début de ma carrière.*»

Elle n'en continue pas moins de faire quelques apparitions à l'étranger. Tout le mois de juillet, elle sera par exemple en France pour participer à divers festivals. Bon an, mal an, elle donne aussi une cinquantaine de concerts, comme ceux de ces jours-ci avec l'Orchestre métropolitain, dans les banlieues montréalaises et à la salle Wilfrid-Pelletier lundi.

Au programme de la très médiatisée violoniste, deux concertos de Mendelssohn. Le premier, en ré mineur, a été écrit par le compositeur quand il avait douze ans. Redécouvert par Yehudi Menuhin dans les années cinquante, il a été très peu joué. Angèle Dubeau, elle, s'y frotte pour la première fois. «*J'y travaille depuis un an. Je l'ai appris de mémoire, écouté les enregistrements qui en ont été fait puis acheté les partitions pour orchestre. Pendant le temps des Fêtes, j'ai répété de façon très intensive.*»

L'autre, le concerto pour violon n° 2 en mi mineur, est, selon Dubeau, l'un des plus beaux du répertoire. «*S'il y en a un que j'ai joué, c'est bien celui-là, une œuvre de maturité.*»



JEAN BERNIER

Malgré un emploi du temps chargé, Angèle Dubeau fait quelques apparitions à l'étranger.

Des fleurs pour Rescigno

De cette première collaboration avec le *maestro* de l'Orchestre métropolitain Joseph Rescigno, elle est enchantée. «*Je travaille avec Joseph Rescigno pour la première fois et jamais ne me suis-je sentie aussi bien épaulée par un chef d'orchestre. Il a travaillé beaucoup avec des chanteurs, et par la qualité de son écoute, ça se sent bien.*»

L'association Rescigno-Dubeau ne s'arrêtera pas là puisque mardi, sitôt la série de concert terminée, ils enregistreront ces deux concertos avec les

musiciens de l'Orchestre métropolitain, pour Analekta, bien évidemment.

Et le bon vieux Stradivarius, qui a tant fait jaser avant d'échoir à Angèle Dubeau, il se porte bien? «*Bien sûr, il n'est pas jeune [il date de 1733] et il a un peu souffert dernièrement des rigueurs de l'hiver, des conditions de chauffage, en fait.*»

Foi d'Angèle Dubeau, elle en prend grand soin, conseillée par son luthier new-yorkais à qui elle rend visite de temps en temps. Lorsqu'elle voyage seule ou que le lieu de tournée im-

poserait un changement trop brusque de température à son vieux Strad, Angèle Dubeau le laisse à Montréal, en sécurité et bien entouré d'humidificateurs.

«*Après certains de ces concerts où j'ai joué avec mon autre violon, il est amusant d'entendre des spectateurs me féliciter et me dire: Vraiment, ce Stradivarius, il n'y a rien de tel!*»

La coquine ne nous jouera tout de même pas le tour lundi, avec l'Orchestre métropolitain. Ce sera le Stradivarius, et rien d'autre.

EN BREF

Prix d'Europe

Les musiciens doivent prendre note que vient de s'ouvrir la période de mise en candidature pour le 86^e concours du Prix d'Europe, subventionné par le ministère de la Culture et des Communications. Les musiciens québécois de 18 à 30 ans, diplômés d'écoles reconnues, sont admissibles dans 21 disciplines musicales. En jeu: des bourses totalisant environ 21 000 \$ et un récital à la cérémonie de clôture du Prix d'Europe de l'année prochaine, enregistrée par la Société Radio-Canada. Pour de plus amples informations sur cet événement des 3, 4, 5 et 6 juin et pour vous y inscrire, vous devez vous adresser à l'Académie de musique du Québec. Attention, la date limite est le 1^{er} mars.

Denis Brott à la Place des Arts

Le violoncelliste Denis Brott ouvre lundi la nouvelle année de concert de l'Orchestre de chambre McGill, sous la direction de Boris Brott, au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, à 20h. Ce violoncelliste canadien, qui vient d'enregistrer toutes les *Sonates* pour violoncelle de Brahms avant de se lancer dans celles de Beethoven, sur étiquette Analekta dans les deux cas, interprétera lundi le *Concerto pour violoncelle* n° 1 de Dmitri Chostakovich. Également au programme, le *Concerto Grosso* du compositeur du XVIII^e siècle Chevalier de Saint-Georges, la *Petite Symphonie* de Charles Gounod et *Variations sur un thème de Tchaïkovski* par Arensky.

L'opéra et l'humour

Douze chanteuses et deux pianistes de la relève regroupés dans le groupe Les Voix de demain et rattachés à la faculté de musique de l'Université de Montréal continuent les 21 et 25 janvier leur série de concerts humoristiques d'opéra. Au programme, pélemêle en solo, duo et quatuor, des extraits de Mozart, Poulenc, Menotti, Rosenthal, Britten, de surprenants *Duo pour les chats*, *J'ai deux amants*, et autres clin d'œil sympathiques. Ça se passe à La Butte Saint-Jacques, au 50, rue Saint-Jacques Ouest.

Grands soirs à la PDA

(Le Devoir) — Mardi et mercredi pourraient être de grands soirs à la Place des Arts. On se souviendra peut-être qu'en novembre 1995, le *maestro* Zdenek Macal avait été porté en triomphe par la critique pour la première symphonie de Gustav Mahler. Le revoici avec l'Orchestre symphonique de Montréal, cette fois pour diriger la Quatrième symphonie de ce même Mahler et des extraits des lieder des Knaben Wunderhorn.

Concerts de musique de chambre Allegria

violon Vladimir Landsman
clarinette Simon Aldrich
violoncelle Katherine Skorzewski
piano Dorothy Fraiberg

Ouvrages de Ives et Messiaen
Jeudi 23 janvier 1997, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

N.B. À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com



LE SYMBOLISME...

3^e LEVIER POUR SOULEVER LE MONDE en compagnie de l'inspecteur Frank Morgan (François Ismert) et du savant Archibald Téléphore (Marc Séguin, astrophysicien). Suivez cette course à obstacles au cœur des sciences et de la technologie. Dimanche à 13 h

KENNETH GILBERT en récital dans des œuvres pour orgue et clavier de D'Anglebert, Gautier dit "le Vieux", Louis Couperin, Froberger et J.S. Bach à CONCERT DIMANCHE. Dimanche à 13 h 30

CONCERT GALA des finissants du Conservatoire de musique du Québec présenté par Renée Hudon à l'émission LES JEUNES ARTISTES. Dimanche à 19 h

MELVIN CHARNEY, artiste et architecte, prix Paul-Émile Borduas 1996 est l'invité de Gilles Daigneault à QUI ÊTES-VOUS? Du lundi au mercredi à 9 h (en reprise le soir à 22 h 10)

À RADIO-CONCERT: l'OSM et la soprano Helen Donath sous la direction de Zdenek Macal. Au programme: extr. *Des Knaben Wunderhorn* et la *Symphonie* n° 4 de Mahler (mercredi). SIMON SHAHEEN, compositeur et chef d'orchestre égyptien, virtuose du oud et du violon, accompagné du Near East Music Ensemble (vendredi). Mercredi 22 et vendredi 24 janvier à 20 h

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★★: très bon
 ★★★: bon
 ★★: quelconque
 ★: très faible
 ☹: pur cauchemar

SHINE (LE PRODIGE)

★★★★

Réalisé par l'Australien Scott Hicks, ce film très sensible, juste et prenant évoque la vie du pianiste virtuose David Helfgott, enfant prodige tyrannisé par son père, sombrant plus tard dans la maladie mentale puis sauvé par l'art et par l'amour. Œuvre de rédemption, mais sans ficelles, sur une écriture musicale et une interprétation magistrale de Geoffrey Rush, *Shine* est un film subtil et humain habité de non-dits et de respect. A l'égyptien (v. o.) et au Complexe Desjardins (v. f.).
 Odile Tremblay

THE PEOPLE VS. LARRY FLYNT

★★★★1/2

Milos Forman reprend du service avec cet étonnant film qui relate, sur une période de vingt ans, les démêlés juridiques et personnels du fondateur du magazine *Hustler*, qui a dû se rendre en Cour suprême pour faire valoir sa liberté d'expression. Voici un film intelligent, jamais racoleur, qui oppose un homme à la société hypocrite qui l'a vu naître. Une mise en scène habile et une direction d'acteurs exceptionnelle font de ce film un incontournable de la nouvelle année. À l'Alexis-Nihon.
 Martin Bilodeau

EVITA

★★★

Alan Parker a renoué avec le cinéma-spectacle en adaptant la célèbre comédie musicale portant sur la vie d'Eva Peron, première dame d'Argentine, décédée en 1952. Le film est avant tout un brillant exercice de montage, auquel Parker prête sa musicalité et ses talents de chorégraphe visuel. Le traitement est axé sur le mythe, non sur la vérité historique, mais le parti pris n'est pas toujours très clair. Madonna est convaincante dans le rôle-titre, et Antonio Banderas et Jonathan Pryce sont tous deux excellents. Au Loews.
 M. B.

SALUT, COUSIN

★★★

De Merzak Allouache, ce petit film sympathique et grave met en valeur les différences culturelles entre un jeune Algérien en visite à Paris et son cousin, immigrant de seconde génération, chez qui il réside. Le réalisateur emprunte parfois le ton de la fable et de la poésie, mais c'est dans le réalisme plus cru qu'il excelle à parler des difficultés de l'Algérie à travers l'expérience française. Au Loews.
 M. B.

THE POMPATUS OF LOVE

★★

De Richard Schenkman, un nouveau venu qui propose sa variation sur le thème du désordre amoureux à travers quatre personnages masculins. Ce film superficiel et peu original ne vole jamais très haut, malgré des ambitions honnêtes et une distribution qui, bien que peu crédible, ne manque pas de personnalité. Au Cinéma du Parc.
 M. B.

Bonne nouvelle pour le cinéma

DES NOUVELLES DU BON DIEU

De Didier Le Pêcheur. Avec Marie Trintignant, Christian Charment, Maria de Medeiros, Michel Vuillermoz, Jean Yanne, Isabelle Candelier. Scénario: Didier Le Pêcheur, Artus de Penguern. Image: Gérard Simon. Montage: Sylvia Landra. Musique: Jean-Louis Negro. États-Unis, 1995, 103 minutes. Au Loews.

MARTIN BILODEAU

Avec son premier long métrage pour le cinéma, le romancier Didier Le Pêcheur a frappé juste et fort. *Des nouvelles du bon Dieu* porte la griffe d'un auteur inspiré qui a su, d'une part, alimenter une réflexion intellectuellement stimulante portant sur la nature de l'existence et la responsabilité individuelle, tout en maintenant, grâce à une forme originale, une distribution de haut calibre, un humour décapant et quelques coups de théâtre, un degré de transparence (et de séduction) qui permet aux spectateurs de monter à bord de ce *road-movie* surréaliste et de s'identifier à ses personnages. Ce récit, Le Pêcheur l'avait préalablement couché sur papier dans son roman éponyme paru en 1995 chez Julliard.

L'écrivain Battavia vient de se donner la mort, à l'image du personnage central du roman qu'il vient de terminer. Nord (Christian Charment) et Evangile (Marie Trintignant), ses deux plus fidèles lecteurs, sont sidérés et cherchent réconfort dans les écrits de leur maître, qui se disait lui-même personnage d'un roman écrit par un autre. Et si, eux aussi, étaient des personnages? Quel créateur leur a donc réservé une existence aussi pourrie? Leurs recherches les conduisent vers Dieu, à qui ils décident de demander des comptes.

Mais comment établir contact avec Lui? L'épouse suicidaire de l'écrivain défunt (Maria de Medeiros) pourrait peut-être lui porter un message si elle mettait fin à ses jours, comme elle le promet. Pour sa part, le curé désabu-

sé (Michel Vuillermoz), auquel ils ont demandé de l'aide, pourrait leur servir d'intermédiaire. Histoire de provoquer Dieu (Jean Yanne), le quatuor prend la route avec la ferme intention de saboter son histoire.

A partir de ce récit pirandellien riche en rebondissements, où les personnages évoluent dans un univers sans repères moraux ni physiques, Didier Le Pêcheur a construit un scénario spirale qui questionne les rapports entre le rêve et la réalité, le personnage et le créateur, la vie et la mort, l'anarchisme et le conformisme, le surréalisme et le naturalisme, la littérature et le cinéma.

Dans *Des nouvelles du bon Dieu*, Le Pêcheur fait se croiser chacun de ces thèmes, chacun de ces termes, chaque choc provoqué apportant au récit le carburant nécessaire à sa propulsion vers un prochain dilemme. Le Pêcheur ne prétend cependant pas atteindre une quelconque validité philosophique. Son projet demeure cependant d'une extrême cohérence, installant dès les premières images un climat et une piste de réflexion qu'il suit, imperturbable, jusqu'à la rencontre avec Dieu, campé par un Jean Yanne en grande forme, qui reprend ici son personnage fétiche de tendre bourru. Marie Trintignant domine la distribution dans un rôle conçu sur mesure, auquel elle prête sa voix rauque, ses grands yeux cernés et son air ahuri qui sied à ce personnage de nymphomane en mal de tendresse physique.

La distribution comprend également Christian Charment, excellent en anarchiste en chef, Maria de Medeiros, égale à elle-même en suicidaire impressionnable, et Michel Vuillermoz, épantant en curé qui, à la lumière d'une aventure rapide, révisera sa vocation spirituelle. Ces cinq comédiens aux allures et registres très différents, qui vraisemblablement aiment le risque et participent à l'éclosion d'un cinéma français différent, composent un beau bouquet de personnages en quête d'auteur, dont Le Pêcheur a su soutenir le meilleur, apparemment sans effort. Dieu est donc tout puissant!



ARCHIVES LE DEVOIR

Des nouvelles du bon Dieu

MOTHER

Réalisation: Albert Brooks. Scénario: Albert Brooks et Monica Johnson. Avec Albert Brooks, Debbie Reynolds, Rob Morrow, Lisa Kudrow, Isabel Glasser, Peter White. Image: Lajos Koltai. Au Loews.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Voici une pure comédie 100 % américaine polyester mais vraiment rafraîchissante et rigolote qui s'amuse avec l'air du temps, ses dérivés amoureux et les traumatismes infantiles de *baby-boomers* mal dans leur peau qui veulent que « tout soit de la faute à maman ».

Maman, c'est Béatrice campée par Debbie Reynolds qui aura incarné à travers toutes les générations l'Américaine moyenne, et qui ici se collette



JUERGEN TELLER

Barbara Hershey et John Malkovich, dans *The Portrait of a Lady*.

Portrait incomplet

PORTRAIT OF A LADY

Réalisation: Jane Campion. Scénario: Laura Jones d'après le roman d'Henry James. Avec Nicole Kidman, John Malkovich, Barbara Hershey, Marie-Louise Parker, Martin Donovan, Shelley Winters, Richard E. Grant. Image: Stuart Dryburgh. Musique: Wojciech Kilar. Au Faubourg. V. f. (*Portrait de femme*) au Complexe Desjardins.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il fallait une certaine audace à Jane Campion pour s'attacher à Henry James. Le grand auteur d'origine américaine naturalisé britannique qui explora les corruptions de la vieille Europe a aimé mettre en scène des personnages machiavéliques qui s'attaquent à des âmes simples du Nouveau Monde. Mais la complexité des relations croisées entre ses divers personnages (infiniment plus noirs que dans l'univers de Jane Austen) est difficile à rendre à l'écran. Après *La Leçon de piano*, la cinéaste néo-zélandaise refait dans le film d'époque, cette fois à gros budget, dans une production imposante tournée en Angleterre et en Italie, mais en maîtrisant moins bien sa structure dramatique.

Pourtant Dieu sait qu'elle s'est donné du mal, Jane Campion. Ce film qui témoigne d'un élan stylistique, d'une recherche esthétique très poussée (et souvent excessive), est un de ces demi-succès (ou semi-échec) honorables qui méritent le détour et décoivent tout à la fois. Il donne la vedette à Nicole Kidman dans la peau d'Isabel, une jeune Américaine du siècle dernier courtisée par quatre prétendants fort acceptables, qui les dédaigne afin de vivre sa vie et, riche de l'héritage inopiné d'un vieil oncle d'Angleterre (incarné par John Gielgud), de s'expatrier en Italie. Mais les mirages créés par deux individus sans vergogne Gilbert Osmond (John Malkovich) et Serena Merle (Barbara Hershey) et leurs sombres machinations, l'acculeront à un mariage malheureux comme à la perte de toutes ses illusions.

C'est toute la société victorienne qui apparaît en filigrane, une société qui corsete les femmes, muselle leur sen-

sualité, une tribune d'apparence aussi où les pulsions primaires, les drames domestiques existent mais cachés dans le placard, en conflit perpétuel avec un univers de conventions.

Jane Campion a choisi dans le roman de James de privilégier l'initiation sentimentale de la jeune héroïne plutôt que la complexité des rapports humains en cause, ce qui affadit un peu l'histoire. L'intrigue souvent lente et parfois nébuleuse n'arrive pas à trouver son souffle, son rythme et patine souvent en quête d'équilibre. Des pans du roman ont été escamotés, ce qui nuit à la cristallisation des rôles.

On salue pourtant la polyvalence de Nicole Kidman qui sort ici de son personnage de jeune Américaine bonbon contemporaine pour renaître en héroïne victorienne sensible et contenue, mais John Malkovich qui incarne le vilain séducteur est tellement installé dans le type de rôle qui l'ont consacré (notamment dans *Les Liaisons dangereuses*) que son personnage qu'il joue à la limite du monocorde y perd finesse et crédibilité, à force de déjà-vu.

La sophistication même de cette caméra mobile, en quête d'effets renouvelés, de ces gros plans léchés, enterre quelque peu l'intrigue. Jane Campion en a fait trop et l'on sent l'effort. Elle multiplie d'ailleurs les clins d'œil cinéphiliques à *Vertigo*, à *L'Arrivée du train en gare* à l'univers pictural de Greenaway aussi, surtout à son *Belly of an architect* pour la partie italienne. Les cadrages très étudiés, parfois spectaculaires, témoignent de ce souci constant de la forme. Mais Campion eût mieux fait d'aller chercher l'émotion comme elle en eut le secret dans *La Leçon de piano* et *An Angel at my table*. Ici les rapports entre les personnages sont trop flous, insuffisamment marqués et leurs chagrins leurs désirs, passent difficilement l'écran. Une trame souvent confuse, un rythme trop dilué font perdre sa force de frappe à *Portrait of a lady*.

Campion a pourtant tenté, en montrant la nervosité des mains, les dérobades des regards, de traduire le monde souterrain de James, mais elle n'a pas su plonger en profondeur et malgré plusieurs trouvailles visuelles dans un travail cinématographique souvent remarquable, ce film manque de tonus et d'intensité.

Ce film, qui témoigne d'une recherche esthétique très poussée, est un de ces demi-succès honorables

Salade de famille

au rôle de la femme au milieu de sa cinquantaine désireuse d'avoir la paix mais chez qui son grand fiston de 40 ans décide de squatter pour remonter à la source des conflits infantiles.

Le grand garçon qui, après s'être enfilé deux divorces avec des femmes qui ne croyaient pas en lui, retourne chez sa mère, c'est John, Albert Brooks, lequel occupe ici le triple emploi d'acteur principal, de réalisateur et de scénariste dans cette histoire loufoque et comique qui multiplie les gags désopilants à travers une petite psychanalyse maison menée tambour

battant. Très réussie vraiment, cette salade de société sur fond d'affrontement de génération, avec son scénario bien tortillé, toujours rebondissant, ses répliques solides, pertinentes, collées aux réalités contemporaines. Rien d'un grand film, mais des flèches bien lancées qui atteignent leur cible.

Or donc John, un écrivain de science-fiction, rejeté par sa seconde femme, déprime dans son appartement vide et quand il téléphone à sa mère en Californie, cherchant du soutien, celle-ci s'ingénie à lui briser un peu plus son ego par ses remarques éti-gnoir qui l'enfoncent davantage. Rien ne va plus, et quand John consulte son frère (Rob Morrow), le préféré de maman, celui-ci l'accable de sa dérision. John a un projet en tête qu'il exécute illico: se réinstaller chez maman en meublant sa propre chambre comme aux beaux jours du collège pour tâcher de recréer le contexte initial, à l'heure où par la faute à maman, tous

ses rapports avec les femmes ont basculé dans l'impossible.

La drôlerie du film tient beaucoup au dialogue de sourds qui lie ces deux êtres, chacun bousculant, blessant l'autre à coups de remarques désobligeantes, univers contre univers, celui de la mère se limitant apparemment aux repas de dernière catégorie qu'elle accumule dans son congélateur, celui du fils carburant aux fines conserves et aux délices végétariennes. Mais la maman garde en fond de cale des surprises et des tiroirs secrets que le fiston devenu grand ouvrira en faisant surgir les grandes révélations qui changeront leurs vies réciproques. Un des bons gags du film est cette espèce de vidéo téléphone que le fils préféré a offert à maman mais qui marche tout croche, symbole des problèmes de communication qui lient cette famille. Car le fils chouchoou a lui aussi ses problèmes, collé aux basques de maman, incapable de se passer d'elle, le voici de plus en plus jaloux du frère qui usurpe sa place consacrée en réinstallant ses pénates dans la maison familiale.

Debbie Reynolds livre une solide et nuancée interprétation de cette maman pas si bornée qu'elle n'en a l'air, qui a son petit air pour les yeux nocturnes et une vocation ancienne cachée à tous. C'est vraiment elle le pivot de cette comédie aux allures de *sit com*, avec ses petites mimiques de grand-maman bobonne et inconsciente éclairées çà et là par des regards perspicaces prouvant qu'il y a du feu sous la glace. Albert Brooks, comique éprouvé, tient sa partie avec aplomb et fait rebondir les gags sur sa raquette. D'avantage qu'un film d'acteurs, et loin des prouesses cinématographiques, *Mother* constitue une vraie comédie de scénario collée aux réalités contemporaines, qui jette un œil pas bête du tout sur le merveilleux monde des frustrations familiales dans lequel tout spectateur bien né se retrouve en terrain familier et cramé de rire.

GÉRARD
DEPARDIEUGÉRALDINE
PAILHASANTOINE
PIALAT

LE GARÇU

Un film de
MAURICE PIALAT

Montage HERVÉ de LUZE Son JEAN-PIERRE DURET FRANÇOIS GROULT Décors OLIVIER RADOT
 Assistant LAURENCE MAYNARD Régie ISABELLE ARNAL Directeur de production EDITH COLNEL
 Coproducteur GÉRARD LOUVIN Producteur délégué PHILIPPE GODEAU Mise en scène MAURICE PIALAT
 Une coproduction P.X.P. PRODUCTIONS FRANCE 2 CINÉMA GLEM FILM D.D. PRODUCTIONS
 Avec la participation de CANAL + et du CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE

CINÉPLEX ODÉON
DAUPHIN ★Sam. et Dim.: 15h - 4h15 - 7h00 - 9h05
Sem.: 7h00 - 9h05PRIX DU FESTIVAL D'HUMOUR DE CHAMROUSSE 96
PRIX DU PUBLIC - SÉLECTION HUMOUR
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE QUÉBECMARIE TRINTIGNANT
MARIA DE MEDEIROS
CHRISTIAN CHARMETANTDES NOUVELLES DU
BON DIEU

Un film de Didier Le Pêcheur

« Une comédie délirante avec des comédiens fous qui nous
donne le goût de pousser les portes du paradis »
- Studio« La preuve qu'il y a un bon dieu pour le cinéma »
- PremièreMAINTENANT À
L'AFFICHE!FAMOUS PLAYERS
LOEWS12-45-305-5157-30-9-50
COUCHE-TARD ven. sam. 11-5012 NOMINATIONS AUX CÉSARS
meilleur film
NOMINATION AUX GOLDEN GLOBE / MEILLEUR FILM ÉTRANGER
FANNY ARDANT • CHARLES BERLING • BERNARD GIRAUDAU
JUDITH GODRÉCHE • JEAN ROCHFORDUn film de
PATRICE
LECONTERIDICULE
Il n'épargne personneCINÉPLEX ODÉON
DAUPHIN ★CINÉPLEX ODÉON
BOUCHERVILLE ★

ARTS

THÉÂTRE

Les démons de René-Daniel Dubois

RDD monte Les Guerriers de Michel Garneau à l'Espace Go

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Un créateur publicitaire et son associé s'enferment pendant dix jours pour remplir le contrat inusité qu'ils ont obtenu des Forces armées canadiennes: trouver un slogan susceptible de remplacer le dérisoire «Si la vie vous intéresse». Il y a Gilles, le «créatif», le démon de la souffrance. Et il y a Paul, le pragmatique, le démon du charme. Pour tenir le coup tout au long de ce huis clos très particulier, il y a autour d'eux une «poche» de coke et du scotch à profusion.

Ce seul et bref résumé de la pièce de Michel Garneau, *Les Guerriers*, donne envie de se précipiter à l'Espace Go, où la pièce prendra l'affiche le 21 janvier prochain. Le fait de savoir que René-Daniel Dubois en signe la mise en scène et qu'on lui a, par la force des choses, donné «carte blanche» ne fait qu'accroître l'intérêt pour ce spectacle.

Chose certaine, René-Daniel Dubois connaît bien cette pièce de Michel Garneau et il en propose une lecture longuement réfléchie. À l'entendre expliquer sa vision des choses, on a tendance à lui faire confiance. Mis au courant de sa mise en scène, Michel Garneau lui a répliqué: «En somme, t'es en train de me dire que tu montes un rayon X de ma pièce.» RDD a vu la première lecture qui en a été faite à Limoges dans les années 80, avec Paul Savoie et Gilles Renaud. Il a assisté à la création de la pièce, avec Robert Lalonde et Eudore Belzile, et il a, enfin, dirigé Michel Garneau dans une version solo de la pièce jouée en tournée en Europe.

«Quand Ginette Noisieux, la directrice de l'Espace Go, m'a proposé de monter *Les Guerriers*, je lui ai demandé de m'accorder trois jours. Je lui ai dit que si je réussissais à montrer ce que me fait cette pièce-là, j'acceptais de la monter. Sinon, je préférerais qu'on demande à quelqu'un d'autre. Je crois avoir trouvé», disait-il cette semaine lors d'une entrevue au *Devoir*. Aussi à l'aise dans la «promotion» qu'un vieux producteur de Broadway, il jure avoir éprouvé, tout au long du travail avec les acteurs, un plaisir immense. «C'était comme ce qu'on imaginait quand, à 16 ans, on se disait: dans la vie, moi, je veux faire du théâtre», confesse-t-il timidement. Là aussi, on a tendance à le croire sur parole. Reste à voir le résultat...

«C'est très drôle de voir comment Garneau a écrit sa pièce. Il insiste beaucoup,

dans l'exergue et dans les didascalies, sur le fait que c'est naturaliste. Je pense que c'est plus fort si on choisit de dire les événements naturalistes que si on les met en scène. Je suis parti de l'idée que c'est ce qu'il y avait en arrière qui me fascinait dans cette pièce. C'est-à-dire l'abstraction dans laquelle ces personnages là sont. Si tu montes la pièce de manière psychologique, c'est pas ça que tu vas voir en scène. Ce que tu as alors, c'est le résultat de quelque chose d'incarné, modulé et négocié par les personnages. Ce que je voulais montrer, c'est le moteur lui-même. Ce qui fait donc que ce avec quoi on se retrouve, c'est cette pièce-là racontée par deux démons qui s'en servent. La pièce, c'est l'arme qu'ils utilisent dans leur combat à eux deux, l'un contre l'autre, combat au terme duquel l'un des deux va mourir.» Un peu abstrait, certes, mais nettement senti.

Une culture de prédateurs

Il est étrange de voir à quel point la pièce de Garneau et le regard que porte Dubois sur la société se rejoignent, fusionnent. Garneau a écrit *Les Guerriers* dans les années 80, au temps où les jeunes loups de la publicité triomphaient. Il a vu venir avec une grande perspicacité les années 90.

«Mon intention est de mettre en circulation la violence des rapports dans lesquels nous sommes et de montrer à quel point nous sommes rendus dans une culture de prédateurs. C'est-à-dire qu'il n'y a qu'une seule chose qui définit désormais un individu donné: il est victorieux ou non. Un perdant? Ça n'existe même plus. Tout ce qui existe, ce sont des gagnants. Les autres disparaissent de la carte. Ils n'ont même plus de nom. Il n'y a rien d'autre qui vaut qu'on s'y attarde que la victoire. Le pire, c'est que ce sont des gagnants dans des termes d'une telle abstraction. Ils ne se battent ni pour la survie, ni pour la richesse, ni pour la puissance dans le sens de l'autorité. C'est juste pour le sentiment d'une puissance désincarnée. Pour boire l'alcool le plus cher, se mettre la face dans la coke. Ce sont des fétichistes de cuir de Mercedes.»

La publicité, dit René-Daniel Dubois, n'est qu'une modalité. D'ailleurs, fait-il remarquer, le titre n'est pas «Les Publicitaires» mais bien «Les Guerriers». «Paul et Gilles sont deux guerriers. Ils s'affrontent. La guerre n'est pas seulement présente comme un phénomène qu'ils ont à vendre. Ils la vivent. Sauf qu'ils la vivent aussi comme une abstraction. Ils sont en train de vivre

une guerre complètement désincarnée. Ici, au Canada et au Québec, on vit une guerre désincarnée. On se voit beaucoup comme une société pacifiste parce qu'on envoie des Casques bleus. Ce qu'on oublie de dire, c'est que nos Casques bleus, on les finançait avec des ventes d'armes. Ici, on se croit pacifistes parce que ça saigne pas...», s'emporte-t-il. À ses yeux, nous sommes une société en guerre. La guerre est désarmée, tranquille, abstraite, insidieuse, sournoise. Rhétorique aussi. «Depuis que je suis en âge de lire les journaux, toute la rhétorique dans les médias est belliqueuse. En termes rhétoriques, nous sommes en guerre civile», lance-t-il avec ce sens de la formule et de l'analogie qui lui procure une grande excitation intellectuelle.

Et, poursuit-il, «ce que je veux mettre en scène, c'est non seulement ces deux démons, le démon du charme et le démon de la souffrance, mais je veux mettre en scène le démon lui-même, la férocité de ce monde-là, son côté implacable».

Loin du régiment

Si nous vivons en guerre, toute abstraite soit-elle, René-Daniel Dubois demeure loin du régiment. Ou, du moins, à l'écart. Sa mémorable sortie au *Point*, lors de la campagne référendaire, lui a valu l'excommunication d'une certaine intelligentsia. En revanche, il lui arrive encore de se faire apostropher dans les restaurants. Des gens, des OUI et des NON, peu importe, le remercient d'avoir parlé. «Cette réaction m'apparaît troublante. Si on vit vraiment dans un monde où il ne se dit plus rien, on a un sérieux problème.»

Et si nous vivions une nouvelle Grande Noirceur? «La comparaison est boiteuse. Parce qu'il manque quelque chose aujourd'hui qu'il y avait dans les années 50: l'espoir de s'en sortir et la volonté. Ça, ça n'existe même plus parce qu'on l'a fait, on l'a scrapé et puis maintenant on dit: vous voyez? On l'a essayé, ça marche pas, restons là... Dans la Grande Noirceur, il y avait quelque chose qui grondait. S'il y avait un minimum de cohérence dans notre société, on rebaptiserait notre province Duplessis. Dans le temps, on vendait le fer une cenne la tonne. Maintenant, on vend le fer, le village, les ouvriers, les fonds de pension...»

Mais, au fait, quand RDD publiera-t-il enfin un essai qui rassemblera sa pensée originale? Le principal intéressé l'ignore encore. Il y travaille néanmoins. Chose certaine, les éditions Borel le talonnent régulièrement pour qu'il accouche enfin. Entre-temps, RDD ne chôme pas, pris entre un scénario de film, une mise en scène et un projet de roman. C'est que la vie l'intéresse...



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le regard que porte Dubois sur la société et la pièce de Garneau se rejoignent, fusionnent.

Le Groupe de la Veillée et Productions Vox-Art présentent

FRANÇOIS D'ASSISE

de Joseph Delteil
Mise en scène de Adel Hakim
avec **ROBERT BOUVIER**
vedette de «FOURBI»,
film de Alain Tanner

DU 29 JANVIER AU 16 FÉVRIER
Mardi au samedi 20h. Dimanche 16h.

Robert Bouvier fait s'élever sous la voûte du théâtre un chant de la terre qui a la beauté des premiers matins, une poésie jubilatoire au plus près des êtres et des choses.

Tout, dans cette création, paraît miraculeusement simple et beau.

- LE FIGARO
- LE NOUVEL OBSERVATEUR

Production originale: Théâtre Saint-Gervais, Genève - Théâtre Vidy-Lausanne - Centre culturel Suisse de Paris - T.Q.I./La Balance, avec l'aide de Pro Helvetia et de l'Association Française d'Action Artistique

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE
1371, rue Ontario est

BANQUE LAURENTIENNE
Réservations: 526-6582
Admission: 790-1245

LES PASSEURS DE L'IMAGINAIRE

NCT
Passions, poisons, poignards... la folie romantique du mal et de la pureté

Hydro Québec présente

ILU CRÈCE BORGIA

de Victor Hugo
Mise en scène: Claude Poissant

avec Marie-France Lambert, Sébastien Delorme, Normand D'Amour, Sylvio Archambault, Stéphan Cloutier, Frédéric de Grandpré, Martin Desgagné, Anne-Marie Egré, Martin Larocque, Natalie Lecompte, Valérie Le Maire, Pierre Monet-Bach, Luc Monissette, David Savard, Stéphane Simard et Guy Vaillancourt

concepteurs Serge Arcuni/Luc Aubry, Myriam Blais, Daniel Castonguay, Claude Lemelin et Alain Lortie

DU 29 JANVIER AU 15 FÉVRIER
jeudis, vendredis et samedis, 20 h

ACCÈS 22% de réduction les samedis

BILLETTERIE 514 253-8974

NCT

ADMISSION 514 790-1245 1 800 361-4595

La Nouvelle Compagnie théâtrale
salle Denise-Pelletier, 4353, Ste-Catherine Est @Papineau, autobus 34

LE GROUPE DE LA VEILLÉE PRÉSENTE

«Le texte est séduisant... C'est bien interprété par les quatre comédiens... Cette poésie dramatique surréaliste m'a beaucoup rejoint, c'est achevé.»
S. Pilon, *C'est bien meilleur le matin, R-C*

«Les comédiens mordent dans ce texte avec un plaisir évident. À la mise en scène, Claude Lemieux réussit à nous faire partager l'enthousiasme qu'il a eu en découvrant Matéi Visniec...»
C. Deschênes, *Montréal Ce soir, R-C*

«... surréaliste, caustique, qui rappelle un petit peu l'univers de Kafka surtout dans l'interrogatoire. Les comédiens sont excellents.»
M. Vais, *Midi Culture, R-C*

«Les acteurs jouent avec beaucoup de doigté, beaucoup d'habileté. Les gens se réjouissent littéralement... À voir pour les amateurs de la langue, pour découvrir un contemporain de l'absurde dans la personne de Matéi Visniec.»
B. Michaud, *Montréal Express, R-C*

Théâtre DÉcomposé ou l'homme poubelle

de Matéi Visniec Mise en scène Claude Lemieux
Avec Diane Cormier, Sylvain Marcel, Igor Ovadis, Pierre Rivard

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE

7 au 25 janvier
Mardi au samedi 20h. Dimanche 16h.
Carte-abonnement saison 1997 : 3 spectacles : 46.50\$
Étudiants, aînés : 42\$ (taxes incluses)

Réservations 526-6582 Réseau admission 790-1245

BANQUE LAURENTIENNE

Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier

de Erik Charpentier mise en scène Jean-Frédéric Messier

théâtre d'aujourd'hui
LE CŒUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

du 17 janvier au 13 février 1997
Information et réservations : 282-3900

Une coproduction du Théâtre d'Aujourd'hui, du Cercle Viciieux et de Momentum.

TÉLÉVISION

Les mordus de PBS

Les chaînes, canadiennes et américaines, rivalisent d'effets pour nous attirer dans leurs filets. Pourtant, sans tambour ni trompette, les stations du réseau PBS accessibles aux téléspectateurs québécois conservent, bon an mal an, leurs fidèles fans. C'est bien simple, sans l'attachement des Québécois aux stations 57 et 33, ces dernières ne pourraient pas survivre. En voilà assez pour faire baver Télé-Québec d'envie!

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Lorsque Vidéotron s'était avisé, il y a six ans, de ne plus offrir la chaîne PBS du Vermont, une pluie de protestations avait rapidement court-circuité les lignes téléphoniques du câblodistributeur. C'est qu'ils sont nombreux les Québécois à regarder PBS, et deux chaînes plutôt qu'une, la station de Burlington (33), au Vermont, et celle de Plattsburgh (57), dans l'État de New York. Et personne ne se plaint jamais.

La-bas comme ici, les télévisions publiques subissent le couperet des gouvernements et les stations de PBS ont goûté au nouveau credo néolibéral des élus. A Burlington, d'importantes compressions de Washington mais surtout de l'État du Vermont (qui a fait passer sa contribution de 800 000 \$ à 400 000 \$ US l'année dernière) ont entraîné une importante réduction du budget de la station, de six millions à cinq millions.

Les diminutions de fonds ont forcé les stations de Burlington et de Plattsburgh à redoubler d'efforts envers les téléspectateurs dont le soutien financier est essentiel à la survie du réseau. Les temps sont durs et les citoyens se font tirer l'oreille? Pas dans ce cas-ci, puisque les téléspectateurs des deux stations ont non seulement répondu à l'appel mais ont été encore un peu plus généreux qu'à l'accoutumée, à commencer par les Québécois, sans qui les deux stations ne pourraient survivre.

A la station 33, la contribution des individus représente maintenant 56 % du budget de la station, et à la station 57 (une des plus petites du réseau avec un budget de 2,4 millions), près de 38 %.

A eux seuls, les Canadiens ont envoyé 1,1 million \$ US à la chaîne Vermont ETV de Burlington. Ajoutez à ce montant les 600 000 \$, américains toujours, que les Canadiens envoient à la chaîne 57 de Plattsburgh, soit la part du lion des 900 000 \$ que la station a récoltés dans les poches des téléspectateurs l'an dernier. Quelque 1,7 million pour la télé américaine. Chaque personne envoie 90 \$ US en moyenne.

«Les gens sont prêts à donner quand ils croient en quelque chose», résume la porte-parole de la station, Ann Curran, qui se souvient du frisson de plaisir que lui a procuré une dame l'an dernier, lors de son passage à Montréal, lors-

qu'elle lui a dit: «Vous êtes mon université!»

Les stations PBS, au départ reliées à des institutions scolaires, ont peu à peu élargi leur programmation de manière à rejoindre plusieurs publics. La majeure partie des heures d'antenne est consacrée à des émissions réseaux, américaines ou britanniques surtout, mais chaque station se garde un petit budget de production d'émissions locales. Dans un cas comme dans l'autre, la qualité est toujours au rendez-vous.

Si les Québécois apprécient les séries policières comme *Prime Suspect* (achetée ultérieurement par Radio-Canada), ils ont une affection encore plus marquée pour les comédies britanniques, les documentaires (notamment sur les guerres) et les concerts (y compris les spectacles avec les ténors Pavarotti, Domingo et Carreras, présentés en reprise jusqu'à plus soif). Les émissions pour enfants sont aussi appréciées, notamment *Barney*, *Sesame Street* et *Magic School Bus*.

Près de la moitié des individus qui soutiennent PBS sont des Canadiens, surtout des Québécois: ils ont beau rechigner devant les collectes de fonds au beau milieu d'un film captivant, ils n'en donnent pas moins.

Les cotes d'écoute ne sont pas spectaculaires et les responsables des stations éprouvent même de la difficulté à fournir des chiffres. Mais les mordus de PBS sont du genre fidèle.

A Plattsburgh, «l'appui des téléspectateurs ne cesse de croître, tout comme notre écoute au Canada», signale pour sa part le directeur général de la station de Mountain Lake, Howard Low, qui estime que les deux tiers de son auditoire sont canadiens, surtout québécois. «C'est bien simple, dit-il, les gens apprécient nos émissions.»

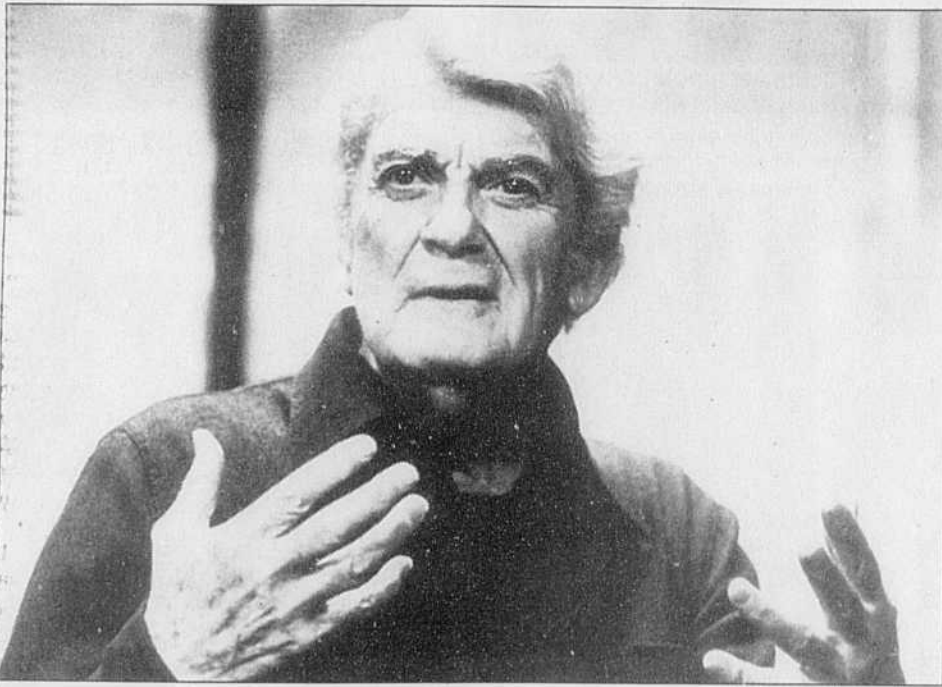
D'ailleurs, ces téléspectateurs ne sont pas négligés: l'an dernier, l'équipe de Burlington a invité ses membres montréalais à voir la pièce *The Far Away Nearby*, présentée au Centre Saidye Bronfman. La notion d'appartenance est cultivée. Une expédition au Parc Safari est même envisagée cette année pour les membres québécois. Des dîners sont organisés. Des *reaction lines* sont accessibles à ceux qui veulent commenter.

Bref, un lien est entretenu entre le diffuseur et le téléspectateur. Et cela, dans notre monde désincarné, n'a pas de prix. Sans parler des émissions comme la série qui vient de présenter la chaîne 57 sur le rôle des Canadiens pendant la Seconde Guerre mondiale, une production torontoise encore inaccessible chez nous.

Jean Marais à Bouillon de culture

À 83 ans, il fume encore «deux ou trois paquets» de cigarettes par jour. Pour se convaincre d'écraser une fois pour toutes, il se rappelle le «grand courage» de Jean Cocteau qui, lui, avait renoncé à l'opium. Interprète favori de Cocteau, emblème par excellence d'un certain cinéma et d'un certain théâtre français, Jean Marais répond demain soir aux questions de Bernard Pivot, qui prend prétexte de la sortie d'un album-souvenir, *Métamorphoses — Jean Marais, 60 ans de théâtre et de cinéma*, pour tracer les grandes lignes de la vie de l'acteur, depuis ses débuts dans des films de cape et d'épée jusqu'à *Stealing Beauty*, en passant par *Orphée* et *La Belle et la Bête*. Impertinent, Pivot prend un malin plaisir à lui rappeler que «dans ce film, vous étiez franchement mauvais», pour entendre le grand comédien protester faiblement.

Jean Marais, œil pétillant et barbe blanche, ne se fait pas prier pour raconter ses frasques de jeunesse et philosopher sur son grand âge. A Pivot qui lui demande si l'hommage rendu récemment à Marcello Mastroianni lui avait fait réaliser qu'il serait l'objet de tant d'honneurs, il répond qu'il ne pense pas à cela.



ARCHIVES LE DEVOIR

Jean Marais en 1986, sans barbe, mais déjà avec ses cheveux blancs.

GAGNEZ UN LAISSEZ-PASSER POUR LA PARODIE LA PLUS APPLAUDIE DE L'ANNÉE

LE DEVOIR PRÉSENTENT
Laura Dern
UN SUJET CAPITAL
v.f. de Citizen Ruth

GAGNANT
MEILLEURE ACTRICE LAURA DERN
Festival Des Films Du Monde Montréal 1996

PRÉSENTATION
SPÉCIALE

LE JEUDI 30 JANVIER
À 19 h 30

CINÉMA COMPLEXE
DES JARDINS

POUR GAGNER UN LAISSEZ-PASSER DOUBLES
COMPLÉTEZ ET RETOURNEZ CE COUPON-RÉPONSE AVANT LE 28 JANVIER À:

«UN SUJET CAPITAL» a/s Alliance Vivafilm, C.P. 282 Succ. B, Montréal Qc H3B 2J7

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
TÉL (JOUR) _____ (SOIR) _____

Le tirage aura lieu le 28 janvier 1997. Cette annonce sera publiée dans Le Devoir du 18 au 23 janvier 1997. La valeur des prix est de 2 500 \$, 150 gagnants d'un laissez-passer double seront avisés par téléphone. Familiales reproduites à la main acceptées. Règlement du concours disponibles chez Alliance Vivafilm.

PALMARÈS DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. FOR WAR CHILD, PAVAROTTI & FRIENDS, PGS 16,95 \$
2. LES MUST, VOL. 4, ARTISTES DIVERS, ANALEKTA 4,95 \$
3. CINEMA CLASSICS, ARTISTES DIVERS, EMI 24,95 \$
4. COMPLETE PIANO SONATAS (10 DC), ANTON KUERTI, ANALEKTA 79,95 \$
5. MONTSÉGUR, LA NEF, ALLEGRO 18,95 \$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

1. QUIDAM (CIRQUE DU SOLEIL), BENOIT JUTRAS, BMG 17,95 \$
2. SECOND TIME AROUND, YOUNG/DONATO, MUSICOR/GAM 17,95 \$
3. BEST OF PAOLO CONTE, PAOLO CONTE, WARNER 16,95 \$
4. À L'OLYMPIA, CESARIA EVORA, MUSICOR/GAM 16,95 \$
5. CESARIA, CESARIA EVORA, BMG 17,95 \$

POP FRANCOPHONE

1. LE DÔME, JEAN LELOUP, SELECT 17,95 \$
2. QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SÉLECT 17,95 \$
3. NOS REFRAINS D'ABORD (2 DC), ARTISTES DIVERS, FONOVOX 29,95 \$
4. 40 CHANSONS D'OR, CHARLES AZNAVOUR, EMI 25,95 \$
5. QUAND ON N'A QUE L'AMOUR (2 DC), JACQUES BREL, PGS 27,95 \$

POP ANGLOPHONE

1. TO THE FAITHFUL DEPARTED, THE CRANBERRIES, PGS 18,95 \$
2. MATAPEDIA, KATE & ANNA MCGARRIGLE, DENON 17,95 \$
3. TRAINSPOTTING, TRAME SONORE, EMI 16,95 \$
4. LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI, ENIGMA, EMI 16,95 \$
5. EVITA, MADONNA, WARNER 30,95 \$

SUGGESTIONS

1. UN LONG CHEMIN, Martin St. Clair, PGS 16,95 \$
2. MICHAEL, Trame sonore, WARNER 16,95 \$
3. JE RÉVE QUE JE DORS, Philippe Léotard, SONY IMPORT 16,95 \$

4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

DISQUES CLASSIQUES

Retours aux sources

FRANÇOIS TOUSIGNANT

SCHUMANN - PIANO TRIOS

Robert Alexandre Schumann: Trios pour violon, violoncelle et piano n° 1 en ré mineur, op. 63, et n° 2 en fa majeur, op. 80. Trio Grieg (Solve Sigerland, violon; Ellen-Margrete Flesjø, violoncelle; Vebjørn Anvik, piano). Virgin Classics, coll. Ultraviolet 7243 5 61313 2 3

Décidément, notre époque est en train de revoir beaucoup de jugements à l'emperte-pièce sur Schumann. Sa musique de chambre — hormis les irrésistibles et populaires quatuor avec piano et quintette avec piano opp. 47 et 44 — a souvent été considérée comme «inférieure» à la grande production pianistique de jeunesse et à l'éclosion des lieder. On l'accusait de ne pas avoir le sens de la forme et d'être lourd en développement.

Heureusement, une nouvelle approche musicologique critique ces condamnations et une autre génération d'interprètes rend justice à ce répertoire. Le trio norvégien Grieg convainc, avec cet enregistrement des deux premiers trios de Schumann, qu'il s'agit là de musique magnifique.

L'inspiration mélodique enflammée ou plus intime du Trio en ré mineur ressemble à un électrocardiogramme de l'amour de Robert pour sa jeune épouse Clara. On est toujours captivé par les élans lyriques, les trouvailles contrastantes et poétiques qui illuminent soudainement le tissu plus organisé de la construction volontaire.

Sur un canevas qu'il aurait voulu rigide, l'esprit de Schumann rue et sa plume se soumet alors au souffle des muses qui chantent à son oreille comme le poète qui cristallise en un vers une image divine sortie dans l'encadrement du poème. On le sent bien aussi dans le Trio en fa majeur, œuvre qui oscille entre la joie pastorale et la vigueur tendue.

On y trouve une citation de l'*Intermezzo* (numéro 2) du *Liederkreis* op. 39 «Dein Bildnis wunderselig, hab'ich in Herzensgrund (Ton image merveilleuse est au plus profond de mon cœur)», sorte de manifestation de deuil d'un père qui vient tout juste de perdre un fils. Tout le trio oscille ainsi entre la tristesse de la mort et la candeur de l'enfance.

Il faut des musiciens d'une grande subtilité pour rendre cette perméabilité des sentiments. Le Trio Grieg n'a pas à rougir de son travail. Toujours disponibles aux «états d'âme» de la partition, et attentifs aux rythmes des danses, puissants dans les emportées et berceurs dans les mo-



ments plus intimes, ces trois musiciens rendent pleine justice à l'esprit de la musique. Jamais ne forcent-ils les (nombreux) canons et les imitations dont sont parsemées ces minutes précieuses.

Ajoutons en plus que la prise de son est absolument magnifique. Pour bien en profiter, prenez un bon fauteuil et installez-vous confortablement à votre poste d'écoute favori. La magie de la technique et du romantisme allemand feront le reste pour vous rendre heureux.

KINSLOW — ALTMANN

Arnold Schoenberg: Lieder op. 2; Alban Berg: quatre Lieder de jeunesse, Sonate op. 1; Anton Webern: Trois poèmes; Martin Duchow: Deux chants; Chant intime pour piano; Robert Burns: quatre chansons. Valerie Kinslow, soprano; Lauretta Altmann, piano. SNE, SNE-621-CD.

Avec sa dernière livraison, la maison SNE offre ce portrait d'un répertoire encore fin de XIX^e siècle croulant sous les déchéances du langage harmonique traditionnel acculé à ses derniers retranchements. On sait donc gré aux deux musiciennes de présenter cette jeune musique des trois Viennois (Berg-Schoenberg-Webern) qui ont révolutionné le langage.

Lyrisme exacerbé de la courbe musicale, harmonie tout en flou et en tournures surprenantes, on entend bien le poids de la tradition et l'impératif de trouver du neuf. Pourtant, il se dégage à l'écoute une certaine impression de monotonie. La musique joue souvent dans les demi-teintes et le gris; le menu choisi endort un peu par un manque de contraste.

Il faut dire aussi que les interprètes se complaisent dans des tempos un peu lents. Si cela permet d'apprécier la beauté des objets, le sens du rythme et la direction de la phrase sont parfois trop délavés. Cela rend encore plus audibles les petites hésitations sur les grands intervalles. Pourtant ce travail doit être ici, alors que tout un aspect du répertoire est malheureusement inconnu et ignoré; le grand mérite de ce disque est donc d'enrichir notre mémoire.

En plus des Viennois, des pièces de Martin Duchow qui laissent froid tant cela fait guimauve trop machée dans des *five o'clock*. Et quatre arrangements (par Quilter, Willan, Ravel et Britten) de chansons de Robert Burns, interprétées en Ecossais. Balades douces et un peu larmoyantes trop bien mises en place pour leur inspiration populaire. Cela termine de façon charmante et discrète un disque qui laisse tiède.

MOZART — DON GIOVANNI

W. A. Mozart: Don Giovanni, dramma giocoso en deux actes sur un livret de L. Da Ponte. Don Giovanni: Werner van Mechelen; Leporello: Huub Claessens; Donna Anna: Elena Vink; Don Ottavio: Markus Schäfer; Zerlina: Nancy Argenta; Masetto: Nanco de Vries; Donna Elvira: Chris-

tina Högman; Le Commandeur: Harry van der Kamp. Collegium Compostellanum, La Petite Bande, dir. Sigiswald Kuijken. ACCENT ACC 95116/18 D.

On a tous, quelque part au fond de soi, notre propre *Don Giovanni*. Mais voilà, plus souvent qu'autrement, il ne prend vie que lorsqu'on assiste à une production ou qu'on écoute un enregistrement. Nous voilà confronté avec le *Don Giovanni* d'un autre, pour le meilleur et pour le pire.

C'est exactement ce qui arrive avec cette version décapée «à l'ancienne» proposée par Kuijken et La Petite Bande. L'esthétique propre à cette école d'interprétation est connue et pourrait se résumer ainsi: tempos plus vifs qu'à l'accoutumée, cordes assez «blanches» avec peu de vibrato, trombones et timbales féroces.

Cela a au moins le mérite de faire réfléchir et de ramener à la partition, histoire de reprendre contact avec la lettre plutôt que de se contenter à rêver dans l'esprit. On redécouvre ainsi l'horreur des accords de trombones qui glacent d'effroi à l'arrivée du Convive de pierre. Les tremblements de Leporello sont alors véritables. Toute cette avant dernière scène trouve un ton dramatique très efficace alors que les trois personnages sont fortement campés et que la musique détaille sans complaisance chacune des humeurs mise en scène.

Moment de surprise qui va choquer: le «trio des Masques» est pris à deux temps, donc, deux fois plus vite que ce à quoi nous avait habituée une certaine tradition. Pourtant, tout en criant à l'anathème, on se rend compte que c'est ce que Mozart a bel et bien noté. Il y a plein de «petites» choses comme celle-ci dans cet enregistrement qui force à remettre la partition à la table (pour les plus habitués, au clavier) et à repenser de fond en comble le *Don Juan* de Mozart à partir de la partition et non plus selon des critères psycho-sociologiques.

Si cette version provoque une saine réflexion «théorique» sur l'interprétation de ce chef-d'œuvre mozartien, on y prend aussi énormément de plaisir, surtout par la qualité vocale de la distribution. Tous les chanteurs sont plus qu'à l'aise dans leur emploi et ne semblent jamais rechigner aux demandes du chef. Ma seule réserve vient du fait que les timbres ou types de voix des interprètes de Don Giovanni (Werner van Mechelen) et de Leporello (Huub Claessens) ne sont pas assez différenciés. Cette parenté embrouille un peu parfois les niveaux musicaux, bien qu'elle serve à merveille dans la scène ou les deux comparses se déguisent l'un en l'autre.

Comme il s'agit d'un enregistrement fait sur le vif (le 20 octobre 1995), les «imperfections» d'usage sont inévitables. Elles ne vous empêcheront jamais de vous faire apprécier ce régime étonnant que Kuijken impose à l'opéra. Bref, un disque qui va vous aider à mieux faire vos choix pour votre propre *Don Giovanni*.



W. A. MOZART
DON GIOVANNI

WERNER VAN MECHELEN
HUUB CLAESSENS
ELENA VINK
MARKUS SCHÄFER
NANCY ARGENTA
NANCO DE VRIES
CHRISTINA HÖGMAN
HARRY VAN DER KAMP

COLLEGIUM COMPOSTELLANUM
LA PETITE BANDE
SIGISWALD KUIJKEN

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

Le pavé Pavarotti encore aux barricades

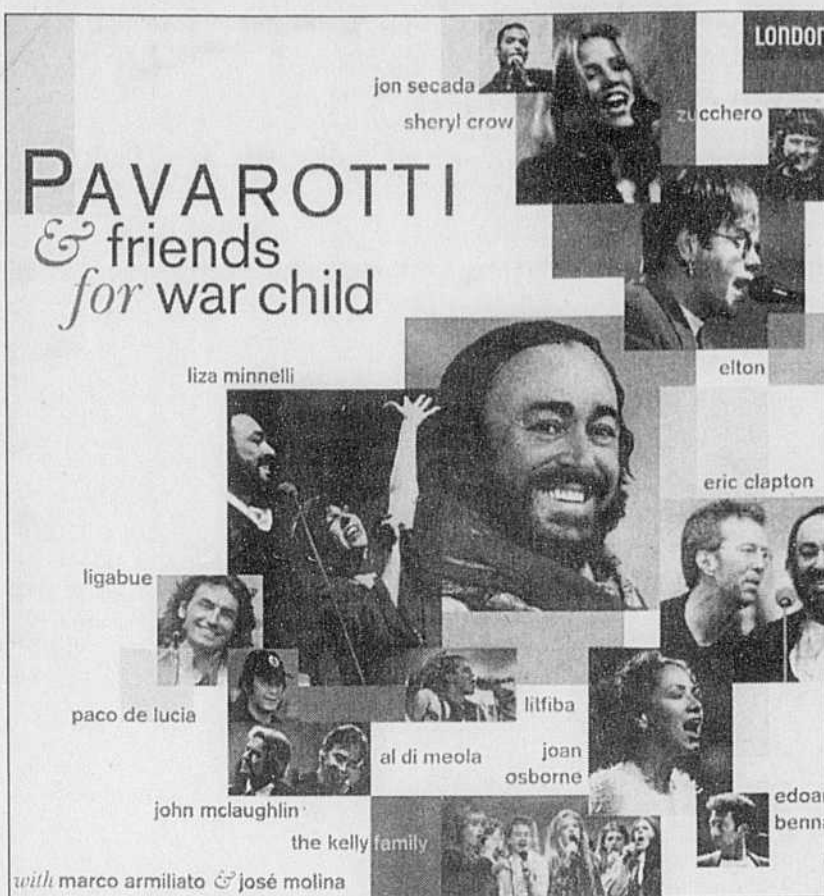
SYLVAIN CORMIER
PAVAROTTI & FRIENDS
FOR WAR CHILD
Pavarotti & Friends
London/Decca

Luciano Pavarotti est à l'opéra ce que Céline Dion est à la pop: une référence universelle. L'association automatique. Je vous dis pâté, vous répondez Dion. Ces noms-là viennent en tête quand on ne connaît pas grand-chose d'autre au domaine.

Ceci a pour effet de rendre tous les Dion et Pavarotti encore plus populaires que leur talent ou leur travail ne le justifient. Ainsi, opéra, pour l'inculte que je suis, a toujours signifié «grosse voix de bœuf». Ou la Castafiore. N'ayant peu ou pas de point de comparaison, sinon les deux autres «voix de bœuf» qui s'époumonent avec lui dans les stades (Plácido Domingo et José Carreras, pour ne pas les nommer). Je ne sais pas si Pavarotti est un bon ténor. Je soupçonne que la réputation est surfaite. Tous les critiques spécialisés l'affirment. Je sais seulement qu'il me fait un bougre d'effet quand il atteint la plus haute cime, la fameuse note qui fait craquer le béton armé et changer de couleur le visage du chanteur d'opéra dans le cartoon de Bugs Bunny. Tiens, en décembre, c'est le seul qui, à la télé, pouvait me pousser Minuit, chrétiens sans que je zappe.

Voilà que le cachalot à queue-de-pie en question vole à la rescousse des enfants de Bosnie, rameutant à nouveau ses méga-copains pour un autre spectacle à prix exorbitant. Après le succès mondial de Sarajevo, rencontrez au sommet Pavarotti-U2, un nouveau spectacle-bénéfice, présenté en juin 1996 à Modène, donne lieu à l'habituel triplé de formats: disque, vidéocassette et vidéodisque laser. Tous les profits contribueront, nous informet-on, à bâtir le Pavarotti Music Centre au cœur de Mostar, ville-martyr de la guerre. Ce qui devrait franchement réjouir le marmot rendu sourd par les bombes. Bref, me direz-vous, de l'autoglorification bien intentionnée, à déduire des impôts. Pourtant, malgré ses gros sabots, ce disque, très écouté dans la famille durant le temps des Fêtes, m'impressionne. Ou plutôt, Lucky Luciano m'épate. Quand Pavarotti prend le relais de Liza Minnelli au couplet final de *New York, New York*, j'écrase. Je me répands comme un ravioli sous un rouleau à pâte. On ne peut rien contre l'Etna. Demandez aux gens de Pompéi. Et l'Etna, c'est lui.

Je sais aussi que les duos de Pavarotti avec les vedettes pop et rock sont absurdes par définition, l'équivalent d'un combat de boxe entre Mike Tyson et Norman Brathwaite. Mais il y a des acouquinages, incongrus en théorie, qui collent envers et contre tout. Eric Clapton et Pavarotti? Eh oui. Ça boume. Leur *Holy Mother* ne manque ni de souffle ni d'âme. Elton John s'en tire bien aussi: au chapitre de l'entertainment, même Néron ne lui ferait pas peur. Mais Sheryl Crow et Pavarotti chantant le *Don Giovanni* de Mozart? Ouille! C'est aussi énorme et ridicule que *La Prof du bahut* (ah! les films italiens égrillards de série Z qui ont marqué ma puberté!). Avec Joan Osborne, Pavarotti obtient un meilleur match: s'il a le coffre, elle a les cris. Tout le contraire de Jon Secada, chanteur poids coq, complètement annihilé à la première note du Great Antonio de l'opéra. Il y a aussi, hors Pavarotti, la première rencontre musicale du couple Clapton-Crow, un *Run, Baby, Run* qui en dit long sur la passion qui lie nos tourtereaux. Calcul fait, il y a, sur les 76 minutes de ce compact pas chiche, plus à prendre qu'à laisser. Pour peu que l'on soit, comme moi, ignare en opéra et bon public en pop, Pavarotti convainc. C'est aussi bêtement primaire que caaaaaaaa!



BR5-49

BR5-49

Arista (BMG)

LIVE FROM ROBERT'S

BR5-49

Arista (BMG)

Mardi soir, David Letterman présentait le nouveau groupe nashvillien BR5-49 à la fin de son *talk-show* comme un «low rent hillbilly band». Dans le sous-sol, mon *rock'n'roll buddy* Alain et moi, on était extatiques. Du hillbilly à Letterman! *At last!* Belle époque que la nôtre, me suis-je exclamé (en des termes moins étudiés).

J'en conclus qu'on a atteint un tel degré de fragmentation dans l'industrie du disque, en ce début de 1997, que je peux y retrouver exactement ce que je veux et son contraire. Peu importe le genre de prédilection, du punk au techno, du surf aux crooners, du funk au blues du Mississippi, tout le monde est dorénavant à égalité, puristes autant que métis, les seuls critères étant la sincérité et le talent. Au delà des modes, de plus en plus dénoncées à mesure qu'elles apparaissent, deux sortes de musique existent plus intensément que jamais: la bonne et la mauvaise.

Moi, vous le savez peut-être (!), j'aime le rockabilly, le western-swing, le country, surtout dans leurs formes primitives. Eh bien, je suis comblé. Je dispose aujourd'hui de groupes, de chanteurs ou de chanteuses qui me satisfont presque autant que les pionniers. C'est un sentiment extraordinaire. Anti-rétro. Il ne s'agit plus de passé ressuscité mais de genres musicaux qui continuent à vivre d'honnêtes et utiles vies.

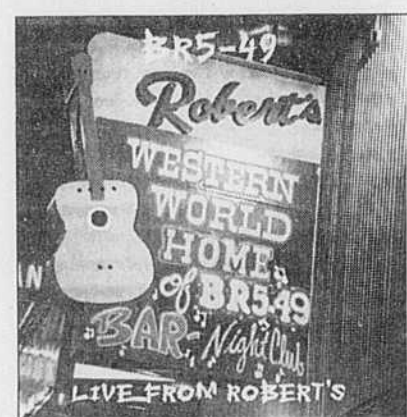
A Letterman, pour en revenir à BR5-49, le groupe, qui tire son nom en toute ironie de l'émission de variétés country *Hee-Haw* (c'était le numéro de téléphone de la concession d'autos usagées), a joué *Little Ramona* (*Gone Hillbilly Nuts*). C'est une formidable chanson rockabilly-swing de Chuck Mead, l'un des deux jeunes gars en habits de bonne coupe, cravates sudistes et chapeaux de cow-boy qui tiennent les guitares. La chanson sentait le cuir neuf. Elle aurait senti le cuir neuf en 1953. Elle sentira le cuir neuf en 2033.

Les colleurs d'étiquettes appellent la musique de BR5-49 du twang-core (variante de hardcore) ou de l'alterna-billy (abréviation de hillbilly alternatif): peu importe. Je sais seulement que j'entends toutes sortes de bonnes choses dans leurs deux récents albums (*Live At Robert's*, mini-disque enregistré dans un bar de Nashville, et l'éponyme *BR5-49*, premier vrai séjour en studio du groupe): du Hank Williams, du Bob Wills, du Carl Perkins, du Johnny Horton, du Eddie Cochran et même du Byrds période Gram Parsons (dont ils reprennent la superbe ballade *Hickory Wind*). Sans la moindre impression de ressassement de vieilleries.

Je vous l'affirme sans retenue: cette musique est au moins aussi électrisante qu'une nuit de rave techno avec vingt disc-jockeys sur l'ecstasy. C'est toute la beauté de l'époque: on

peut être techno ou hillbilly. Ou les deux à la fois. Ou autre chose.

Cela dit, on a chez nous un groupe de même acabit et de même valeur, qui mériterait autant que BR5-49 l'accolade chez Letterman: les Crazy Rhythm Daddies. On vous en a déjà parlé. Avec la dithyrambe qui s'imposait. Allez les voir où ils jouent, achetez leur album *Never Too Old To Swing*. Ils ont le savoir-faire et le feu sacré inextinguible. J'ai leur numéro de téléphone, si ça vous chante. Ce n'est pas BR5-49, mais tout comme.



DISCOTHEQUE

U2

Island

La nouvelle chanson de U2? Je suis ambivalent. D'un côté, j'admets qu'ils sont fichtrement forts, ces Irlandais. Un peu comme les Beatles, qui parvenaient à intégrer l'essentiel des courants ambiants, jamais précurseurs mais géniaux récupérateurs, Bono, The Edge, Clayton et Mullen Jr. sont encore une fois parvenus à résumer en quelques fulgurantes minutes tout ce qui nous a bombardé depuis un an ou deux: pop, house, techno, rock, hip hop, disco.

Name it, ils ont tout compris, tout assimilé, tout rassemblé en un cocktail qui fait des bulles. Le riff proposé par The Edge est particulièrement incisif, tout en évoquant irrésistiblement celui du *Oh non!* des Hou-Lops. Mais si. Vérifiez.

En même temps, je ne sais pas si je veux me retrouver dans la discothèque ultime du vidéoclip. Surtout avec les gars de U2 travestis en Village People. On avait cru que la tournée *Zoo TV* avait mené jusqu'au bout la dénonciation du rock comme représentation narcissique, avec Bono se filmant lui-même ou se mirant en Satan-Elvis lamé ou dans le miroir. On pensait qu'il était impossible d'aller plus loin sans traverser de l'autre côté dudit miroir. C'est pourtant le pas que U2 franchit en toute arrogance dans le clip de *Discotheque*: ce n'est plus de l'ironie, ni de la parodie, mais de l'adhérence pure et simple. L'équation est insupportable: être U2, c'est être Village People? Tout se vaut, et rien ne vaut plus rien. Pas d'accord. Qu'on fasse sauter la boule miroir. C'est éternel d'être ébloui tout le temps. A la fin, on ne distingue plus rien.

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Ascenseur pour l'échafaud et *Les Liaisons dangereuses*, c'est, pélemêle, Jeanne Moreau, un roman écrit par Noël Calef, Louis Malle, Maurice Ronet, les Champs-Élysées, un navet réalisé par Roger Vadim, la France gaullienne, la musique composée par Thelonious Monk, la musique improvisée de Miles Davis et un dénominateur commun aux deux. Quoi donc? Barney Wilen, saxophoniste ayant participé à la confection sonore de ces films.

Barney Wilen ne présente pas ce qu'il est. Contrairement à ce que laisse entrevoir son identité, il n'est pas américain. Il est français. On devrait écrire: il était français, puisque cet homme né en 1937 est mort il y a plus d'un an de cela. Il était donc français. Tellement qu'avec le pianiste René Urteger, il symbolisa la version hexagonale du jazz. Et qu'a-t-elle de particulier ou de singulier, la version gauloise du «djazz»? L'élégance agrémentée d'une vision sentimentale du monde.

Dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, on peut même avancer que Barney Wilen a collé à l'univers Rive gauche, musicalement s'entend, bien davantage que Boris Vian ou Maxime Saury. Pour avoir fait rebondir sur les murs des caves de Saint-Germain les notes extraites de son saxophone ténor tout au long des années 50, il en est même arrivé à symboliser la facette existentielle du jazz. Peut-être est-ce le contraire. Chose certaine, Juliette Gréco faisait partie de son univers. De sa bande.

Peu de temps avant de mourir, il a enregistré un disque. Un album fait à New York. Un album à la couverture très Rive gauche des années 50, même si la photo de la couverture a été réalisée sur le toit d'un immeuble situé dans la Grosse Pomme. Cela s'intitule *New York Romance*.

Avant d'en causer, et pour mieux en parler, il y a encore trois ou quatre choses à signaler. Tout d'abord que Barney Wilen était, dès les années 50, un grand stylist. Son jeu, au saxo s'entend, se confond avec velours. Avec mystère également. Avec force de caractère enfin. Quoi d'autre? Barney Wilen est resté un éternel jeune homme. A 59 ans, âge de son départ, il donnait l'impression de ne pas avoir changé, physiquement parlant, depuis les années 50. Les années de ses 20 ans.

Lorsqu'ils étaient en France, lorsqu'ils faisaient des détours par la France, dans les années 50 comme dans les années 60, tous les musiciens américains se faisaient une joie de jouer avec Wilen ainsi que, soit dit en passant, Urteger et Pierre Michelot, le contrebasiste.

Il a donc joué avec Thelonious Monk, Dizzy Gillespie, Bud Powell, John Lewis, J. J. Johnson, Art Blakey, on en passe un paquet mais on en retient un. Qui? Duke Jordan, très grand pianiste américain avec lequel Wilen a établi une complicité exemplaire. Ce qui d'ailleurs nous ramène au dernier album enregistré de Barney Wilen.

Car c'est *No Problem*, célèbre composition de Jordan, qui est utilisée en guise d'introduction à une production, on vous l'annonce d'emblée, qui vaut son pesant d'or. Ce thème met en évidence l'affection bebop de notre homme.

Par la suite, on entend un classique gospelisant, *Cry Me A River*, puis l'enfermant *Blues Walk*, puis c'est *You've Changed*, *You'd Be So Nice To Come Home*, *Mack The Knife* de Kurt Weill, *Don't Fence Me In*, *Old Devil Moon* et *I Will Say Goodbye* de Michel Legrand. Sur tous ces morceaux, Barney Wilen est accompagné de musiciens ayant cette faculté, cette grande faculté, qui consiste à bien écouter pour mieux supporter le patron de la session.

Qui sont-ils? Ira Coleman à la contrebasse, Lewis Nash à la batterie et... Kenny Barron au piano. Bref, une rythmique qui, ce jour-là, le 19 juin 1994, fut pour ainsi dire un triangle d'or. Tout au long de cette histoire musicale, Barney Wilen, impérial, plane.

Cette production parue sur étiquette Venus et distribuée par Sunnyside donne le goût de Paris.

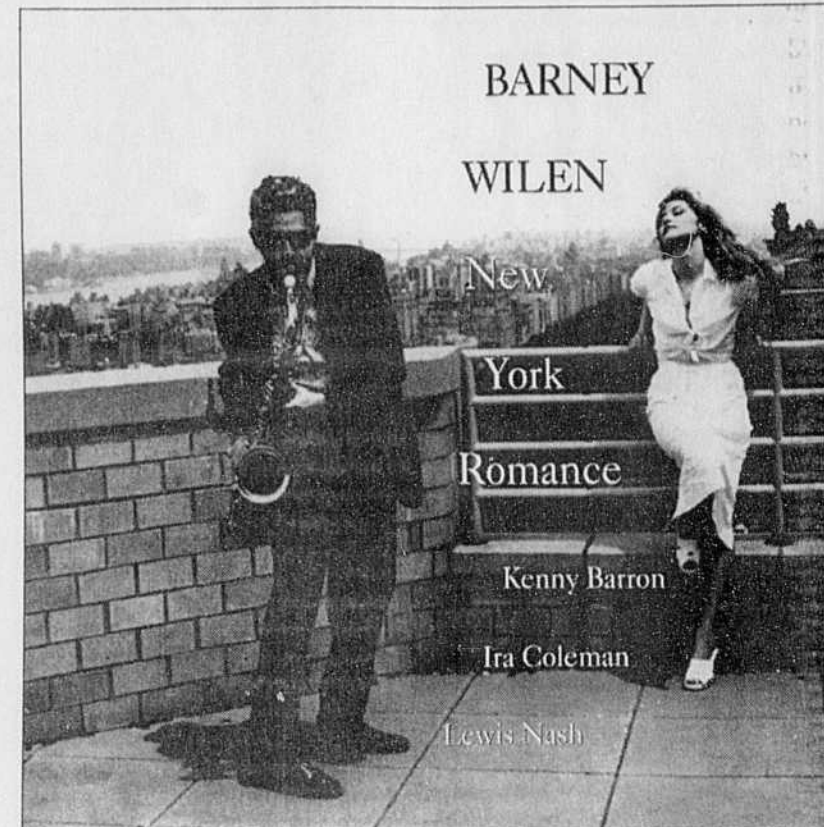
Restons en France

Depuis maintenant plusieurs années, la compagnie Frémaux et associés, dirigée par Daniel Nevers, propose des produits chics. Chaque facette inhérente à la production d'un album est traitée avec soin. Avec énormément de doigté.

Il y a peu, cette étiquette a mis en

JAZZ ET BLUES

La version «gauloise»



BARNEY

WILEN

Il New

York

Romance

Kenny Barron

Ira Coleman

Lewis Nash

marché le *Volume 4 de l'intégrale Django Reinhardt*. Il s'agit d'un double compact rassemblant des enregistrements effectués au cours des années 1935-1936. A titre indicatif, signalons que les trois premiers volumes de cette intégrale recouvrent les années 1928 à 1935.

Cela étant, les pièces réunies pour ce volume 4 sont toutes des pièces chantées. Des morceaux qui plairont davantage aux amateurs de java qu'aux passionnés de jazz. Ce double compact, c'est la musique des guinguettes sur les bords de la Marne. C'est l'univers de *Jésus La Caille*, *L'Hôtel du Nord*, *Quai des brumes* et *La Marie du port* réunis. C'est l'atmosphère musicale des années du Front populaire.

Ces enregistrements, ce sont Django, Stéphane Grappelli, Louis Volla, tous les membres du Hot Club de France, Bill Coleman, les Collégiens de Ray Ventura qui accompagnent les chants de Jean Sablon, Nitta Rette, Yvonne Louis ou André Pasdoc.

Un coup, on nous chante *Un instant infini* ou *Mon cœur reste près de toi*, *Vivre pour toi*, *Rendez-vous sous la pluie*, *Les Baisers prisonniers*, *Ici l'on pêche*, *Mon bateau est si petit* et autre ritournelles chères aux prolés.

Ce double compact, ce sont les enregistrements de Maigret mises en chansons. C'est éminemment sympathique.

En bleu et noir

Il aura fallu attendre un mois, un bon mois, avant que le blues reprenne ses droits. Mercredi soir, et signe qu'il ne trompe pas, le Café Campus était plein à craquer une demi-heure à peine après l'ouverture des portes. Pourquoi? Pour les Holmes Brothers, trois types qui usent quotidiennement leurs vies respectives à conduire de jour, à jouer la nuit.

Le spectacle que ces trois-là nous ont présenté a «fait sens». Et pas à peu près. Ce fut magique, drôle, bien foutu, terreux, bien serré, bien envoyé, bien balancé, très généreux, ce fut plaisant, très agréable de bout en bout. Ce fut aussi, voire surtout, affaire de croyants.

Car les Holmes Brothers, c'est le gospel en paroles et c'est le blues



INTÉGRALE DJANGO REINHARDT

"MAGIC STRINGS"

COMPLETE DJANGO REINHARDT 11936

FRÉMAUX & ASSOCIÉS

DIRECTION DANIEL NEVERS



THE HOLMES BROTHERS

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

PROMISED LAND

LE DEVOIR

AGENDA CULTUREL

CINÉMA



ATWATER: Place Alexis-Nihon (935-4246) — *First Strike* 13h20, 15h20, 17h20, 19h20, 21h20 — *The People vs Larry Flint* 13h, 16h05, 18h50, 21h35 — *Jerry Maguire* 13h, 16h, 18h45, 21h30, mer. 13h, 16h, 21h30

BERRI: 1280, rue St-Denis (288-2115) — *La chasse aux sorcières* 13h45, 16h15, 19h, 21h35 — *Jerry Maguire* 13h30, 16h15, 19h, 21h45 — *Jackie Chan contre-attaque* 13h35, 15h20, 17h20, 19h20, 21h30 — *Le refuge* 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h35 — *Mars attaque!* 13h40, 16h, 19h15, 21h45

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — *Jerry Maguire* sam. dim. mar. mer. 12h55, 15h45, 18h55, 21h25, ven. lun. jeu. 19h35, 21h25 — *Portrait de femme* sam. dim. mar. mer. 13h, 15h55, 18h50, 21h30, ven. lun. jeu. 19h35, 21h30 — *Jackie Chan contre-attaque* sam. dim. mar. mer. 13h30, 15h50, 19h35, 21h55, ven. lun. jeu. 19h35, 21h50 — *Un beau jour* sam. dim. mar. mer. 13h10, 15h25, 19h30, 21h45, ven. lun. jeu. 19h30, 21h45 — *L'archange* sam. dim. mar. mer. 13h05, 15h05, 19h05, 21h10, ven. lun. jeu. 19h05, 21h10 — *Frisson* sam. dim. mar. mer. 12h50, 15h, 19h25, 21h50, ven. lun. jeu. 19h25, 21h50 — *Tunnel de l'enfer* sam. dim. mar. mer. 13h20, 15h35, 19h10, 21h40, ven. lun. jeu. 19h10, 21h40 — *Basket Spatial* sam. dim. mar. mer. 13h35, 15h40 — *Mars attaque!* 19h20, 21h35 — *La course au jouet* sam. dim. mar. mer. 13h15, 15h10 — *Ridicule* 19h15, 21h20 — *Le refuge* sam. dim. mar. mer. 13h25, 15h30, 19h, 21h15, ven. lun. jeu. 19h, 21h15

BROSSARD: 2150, Lapinière, Mail Champlain (465-5906) — *The People vs Larry Flint* sam. dim. mar. mer. 13h15, 16h, 18h45, 21h30, ven. lun. jeu. 18h45, 21h30 — *First Strike* sam. dim. mar. mer. 13h, 15h, 17h, 19h20, 21h35, ven. lun. jeu. 19h20, 21h15 — *Jerry Maguire* sam. dim. mar. mer. 13h05, 15h55, 18h40, 21h25, ven. lun. jeu. 19h30, 21h25 — *Ghosts of Mississippi* sam. dim. mar. mer. 13h05, 15h55, 18h40, 21h25, ven. lun. jeu. 19h30, 21h25 — *Portrait of a Lady* sam. dim. mar. mer. 13h, 16h, 18h55, 21h45, ven. lun. jeu. 18h55, 21h45

CARREFOUR DU NORD: 900, boul. Grignon (436-4525) — *Tunnel de l'enfer* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — *Jackie Chan contre-attaque* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 14h55, 16h50, 19h, 21h30 — *Les 101 Dalmatiens* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — *Turbulence* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — *Rançon* 19h, 21h30 — *Basket Spatial* sam. dim. 13h, 14h55, 16h50 — *Portrait de femme* 20h, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — *La relique* 13h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — *Jerry Maguire* 18h45, 21h30, sam. dim. 13h, 15h45, 18h45, 21h30 — *Méto* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30

CARREFOUR LAVAL: 2330, Le Carrefour (688-3684) — *Basket Spatial* sam. dim. mar. mer. 13h30, 15h30, 17h30 — *Frisson* 19h30, 21h45 — *Le refuge* sam. dim. mar. mer. 13h50, 16h15, 19h05, 21h20, ven. lun. jeu. 19h05, 21h20 — *Jerry Maguire* sam. dim. mar. mer. 13h40, 16h25, 19h05, 21h50, ven. lun. jeu. 19h05, 21h50 — *One Fine Day* sam. dim. mar. mer. 13h45, 16h50, 19h10, 21h35, ven. lun. jeu. 19h10, 21h35 — *Michael* sam. dim. mar. mer. 13h55, 16h30, 19h15, 21h25, ven. lun. jeu. 19h15, 21h25 — *Le prodige* sam. dim. mar. mer. 14h, 16h25, 19h15, 21h35, ven. lun. jeu. 19h15, 21h35

CENTRE EATON: 705, rue Ste-Catherine Ouest (985-5730) — *Méto* 13h20, 15h50, 18h45, 21h15, ven. sam. 23h40 — *The Relic* 13h10, 16h, 19h, 21h25, ven. sam. 23h50 — *Turbulence* 13h40, 16h20, 19h30, 21h50, ven. sam. 24h, mer. 13h40, 16h20, 21h50 — *Méto* 13h, 15h40, 19h10, 21h40, ven. sam. 24h05 — *La relique* 13h50, 16h30, 19h40, 22h, ven. sam. 24h15, lun. 13h50, 16h30, 22h — *Méto* 16h10, 19h20, 21h55, ven. sam. 24h20, jeu. 16h10, 21h55 — *Microcosmos* 14h

CINÉMA ANGRIGNON: 7077, boul. Newman, Lasalle (366-2463) — *La relique* 19h, 21h30, ven. sam. dim. 13h30, 16h, 19h, 21h30 — *Turbulence* 19h20, 22h15, ven. sam. dim. 14h, 16h30, 19h20, 22h15 — *Les 101 Dalmatiens* ven. sam. dim. 13h40, 16h10 — *The Preacher's Wife* 19h05, 21h45 — *101 Dalmatiens* 18h50, 21h20, ven. sam. dim. 13h, 15h40, 18h50, 21h20 — *Turbulence* 19h45, 22h, ven. sam. dim. 12h45, 15h35, 19h45, 22h — *Space Jam* ven. sam. dim. 13h10 — *Mars Attacks!* 19h40, 22h05, ven. sam. dim. 15h35, 19h40, 22h05 — *Méto* 18h55, 21h40, ven. sam. dim. 13h45, 16h05, 18h55, 21h40 — *The Relic* 19h15, 21h50, ven. sam. dim. 12h50, 15h30, 19h15, 21h50 — *Méto* 19h10, 22h10, ven. sam. dim. 13h50, 16h25, 19h10, 22h10

CINÉPLEX CENTRE-VILLE: 2001, rue Université (849-3456) — *Chacun cherche son chat* sam. dim. mar. mer. 13h40, 15h40, 17h40, 19h40, 21h40 — *Pédale douce* 19h20, 21h30 — *Basket Spatial* sam. dim. mar. mer. 13h30, 15h30, 17h25, ven. lun. jeu. 15h30, 17h25 — *Un beau jour* sam. dim. mar. mer. 13h45, 16h05, 19h, 21h25, ven. lun. jeu. 16h05, 19h, 21h25 — *Scream* sam. dim. mar. mer. 13h50, 16h15, 19h10, 21h35, ven. lun. jeu. 19h10, 21h35 — *Ghosts of Mississippi* sam. dim. mar. mer. 13h35, 16h10, 18h50, 21h30, ven. lun. jeu. 18h50, 21h25 — *Rançon* sam. dim. mar. mer. 14h, 19h, ven. lun. jeu. 19h — *L'archange* 16h20, 21h15 — *Joyeux Calvaire* sam. dim. mar. mer. 13h35, 15h35, 17h35, 19h35, 21h35, ven. lun. jeu. 15h35, 17h35, 19h35, 21h35 — *Air de famille* sam. dim. mar. mer. 13h40, 16h, 19h15, 21h40, ven. lun. jeu. 16h, 19h15, 21h40 — *Frisson* sam. dim. mar. mer. 13h30, 15h55, 19h05, 21h20, ven. lun. jeu. 15h55, 19h05, 21h20

COMPLEXE DESJARDINS: 1, Place Desjardins (288-3141) — *Portrait de femme* 13h, 15h45, 18h30, 21h20 — *Le prodige* 13h15, 16h05, 19h, 21h25 — *Ridicule* 13h30, 16h15, 19h10, 21h30 — *À la vie, à la mort* 13h35, 16h20, 19h05, 21h35, jeu. 13h35, 16h20, 21h35

DAUPHIN: 2396, rue Beaubien Est (721-6060) — *Le Garou* 19h, 21h05, sam. dim. 13h50, 16h15, 19h, 21h05 — *Ridicule* 19h20, 21h25, sam. dim. 13h40, 16h, 19h20, 21h25

DÉCARIE: 6900, boul. Décarie (849-3456) — *Mars Attacks!* 19h, 21h15, dim. 14h, 16h15, 19h, 21h15 — *Michael* 19h10, 21h25, dim. 14h10, 16h25, 19h10, 21h25

DORVAL: 260, Dorval (631-8568) — *Ransom* 21h50 — *The People vs Larry Flint* 19h10, sam. dim. 13h10, 19h10 — *Méto* 19h20, 22h, sam. dim. 13h, 19h20, 22h — *Jerry Maguire* 21h40 — *Ghosts of Mississippi* 19h, sam. dim. 12h45, 15h — *First Strike* 19h30, sam. dim. 13h20, 19h30 — *Mars Attacks!* 21h30

ÉGYPTIEN: 1455, rue Peel (843-3112) — *Shine* 14h10, 16h30, 19h, 21h20 — *Marvin's Room* 14h15, 16h30, 19h, 21h10 — *The Crucible* 14h16h25, 19h05, 21h15

FAMOUS PLAYERS GREENFIELD PARK: 993, boul. Taschereau (672-2375) — *The Relic* 19h10, 21h25, ven. sam. dim. 13h10, 16h, 19h10, 21h25 — *Evita* 19h05, 21h45, ven. sam. dim. 13h, 15h40, 19h05, 21h45 — *Méto* 19h15, 21h35, ven. sam. dim. 13h15, 15h35, 19h15, 21h35 — *Les 101 Dalmatiens* 19h, 21h30, ven. sam. dim. 13h05, 16h05, 19h, 21h30 — *La relique* 19h25, 21h50, ven. sam. dim. 13h20, 15h45, 19h25, 21h50 — *Méto* 19h20, 21h40, ven. sam. dim. 13h20, 15h55, 19h20, 21h40 — *Turbulence* 19h30, 21h55, ven. sam. dim. 13h25, 15h50, 19h30, 21h55 — *Turbulence* 19h35, 22h, ven. sam. dim. 13h30, 16h10, 19h35, 22h

FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE: 185, Hymus (627-9055) — *Portrait of a Lady* 19h, 21h25, ven. sam. dim. 13h15, 16h, 19h, 21h25 — *Space Jam* ven. sam. dim. 13h45 — *Turbulence* 19h25, 21h50, ven. sam. dim. 13h30, 16h25, 19h25, 21h50 — *The Relic* 19h30, 22h, ven. sam. dim. 13h10, 16h20, 19h30, 22h — *Evita* 18h45, 21h30, ven. sam. dim. 13h, 15h45, 18h45, 21h30 — *Méto* 19h20, 21h55, ven. sam. dim. 13h40, 16h15,

19h20, 21h55 — *101 Dalmatiens* 18h30, ven. sam. dim. 12h45, 15h15, 18h30 — *The Preacher's Wife* 21h — *Mother* 19h10, 21h40, ven. sam. dim. 13h20, 16h10, 19h10, 21h40

FAUBOURG STE-CATHERINE: 1616, rue Ste-Catherine Ouest (932-2230) — *The English Patient* 12h45, 15h50, 19h, 21h55 — *Portrait of a Lady* 12h30, 15h30, 18h45, 21h40 — *Beverly Hills Ninja* 13h, 15h, 17h, 19h20, 21h20 — *One Fine Day* 16h, 21h30, lun. 16h — *Michael* 13h15, 19h10, lun. mer. jeu. 13h15

GALERIES LAVAL: 1545, boul. Le Corbusier (849-3456) — *Jerry Maguire* sam. dim. mar. mer. 13h05, 16h, 18h55, 21h40, ven. lun. jeu. 18h55, 21h40 — *The People vs Larry Flint* sam. dim. mar. mer. 13h15, 16h05, 19h, 21h35, ven. lun. jeu. 19h, 21h35 — *Beverly Hills Ninja* sam. dim. mar. mer. 13h, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. lun. jeu. 19h, 21h — *Portrait de femme* sam. dim. mar. mer. 13h, 15h55, 18h45, 21h35, ven. lun. jeu. 18h45, 21h35 — *L'archange* sam. dim. mar. mer. 13h40, 16h10, 19h10, 21h25, ven. lun. jeu. 19h10, 21h25 — *Tunnel de l'enfer* sam. dim. mar. mer. 13h30, 16h05, 19h10, 21h30, ven. lun. jeu. 19h10, 21h30 — *Scream* 21h40 — *Ghosts of Mississippi* sam. dim. mar. mer. 13h20, 16h15, 19h05, ven. lun. jeu. 19h05 — *First Strike* sam. dim. mar. mer. 13h20, 15h20, 17h20, 19h20, 21h20, ven. lun. jeu. 19h20, 21h20

GREENFIELD PARK: 519, boul. Taschereau (671-6129) — *101 Dalmatiens* 19h20, sam. dim. 13h15, 19h20 — *The Preacher's Wife* 21h20 — *Ransom* 19h15, sam. dim. 13h10, 19h15 — *Mars Attacks!* 21h30 — *Star Trek: First Contact* 21h40 — *Étoile du soir* 19h — *Space Jam* sam. dim. 13h20

LANGELIER: 7305, rue Langelier (255-5482) — *Basket Spatial* sam. dim. 13h, 15h, 17h20 — *Un beau jour* 19h10, 21h20, sam. dim. 16h45, 19h10, 21h20, ven. sam. 23h30 — *Mars attaque!* 21h05, sam. dim. 13h05, 21h05, ven. sam. 23h05 — *La course au jouet* 19h05, sam. dim. 13h05, 17h05, 19h05 — *L'archange* 19h15, 21h20, sam. dim. 13h, 15h05, 17h05, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25 — *Tunnel de l'enfer* 19h15, 21h30, sam. dim. 13h, 15h15, 19h15, 21h30, ven. sam. 23h45 — *Jerry Maguire* 19h, 21h40, ven. sam. dim. 13h20, 16h, 19h, 21h40 — *Jackie Chan contre-attaque* 19h, 21h, sam. dim. 13h, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. sam. 23h

LAVAL: 1600, boul. Le Corbusier (688-7776) — *Turbulence* 13h40, 16h, 19h20, 21h35, lun. jeu. 19h20, 21h35 — *Méto* 13h50, 16h30, 19h10, 21h30, lun. jeu. 19h10, 21h45 — *101 Dalmatiens* 19h, sam. dim. 13h30, 15h50, 19h — *Mars Attacks!* 21h10 — *Turbulence* 13h20, 16h20, 19h20, 21h50, lun. jeu. 19h30, 21h50 — *Evita* 13h, 15h40, 16h35, 21h30, lun. jeu. 16h35, 21h30 — *Ransom* 19h15, 21h40, sam. dim. 14h, 16h40, 19h15, 21h40 — *Rançon* 19h05, 21h40, sam. dim. 13h30, 16h20, 19h05, 21h40 — *Méto* 13h20, 15h50, 19h, 21h25, lun. jeu. 19h, 21h25 — *Méto* 19h20, 21h50, sam. dim. 14h10, 16h50, 19h20, 21h50 — *The Relic* 13h10, 15h40, 19h10, 21h30, lun. jeu. 19h10, 21h30 — *Les 101 Dalmatiens* 13h05, 15h30, 19h30, lun. jeu. 18h30 — *La femme du prédateur* 21h10 — *La relique* 13h45, 16h10, 19h15, 21h35, lun. jeu. 19h15, 21h35

LAVAL 2000: 3195, boul. St-Martin Est (687-5207) — *Jackie Chan contre-attaque* 19h15, 21h20, sam. dim. 14h15, 16h30, 19h15, 21h20 — *Un beau jour* 19h, 21h10, sam. dim. 14h, 16h15, 19h, 21h10

LOEW'S: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — *Evita* 12h, 15h, 18h45, 21h30, ven. sam. 24h30 — *Mother* 13h, 15h25, 19h10, 21h15, ven. sam. 23h30 — *Turbulence* 12h30, 14h40, 17h, 19h40, 22h, ven. sam. 24h20 — *Nouvelles du bon Dieu* 12h45, 15h05, 17h15, 19h30, 21h50, ven. sam. 23h50 — *Les 101 Dalmatiens* 12h15, 15h35, 19h, mer. 12h15, 15h35 — *Mars Attacks!* 21h, ven. sam. 23h20

LONGUEUIL: 825, rue St-Laurent Ouest, Centre Commercial (679-7451) — *Jerry Maguire* 18h50, 21h30, sam. dim. 13h05, 16h, 18h50, 21h30 — *Jackie Chan contre-attaque* 19h35, 21h35, sam. dim. 13h30, 15h30, 17h30, 19h35, 21h35 — *L'archange* 19h30, 21h45, sam. dim. 13h, 15h10, 17h20, 19h30, 21h45 — *Frisson* 19h10, 21h35, sam. dim. 13h25, 15h50, 19h10, 21h35 — *Tunnel de l'enfer* 19h, 21h20, sam. dim. 13h15, 16h15, 19h, 21h20

PALACE: 698, rue Ste-Catherine Ouest (866-6991) — *The Ghost & The Darkness* 12h15, 14h40, 17h05, 19h20, 21h40, sam. dim. 24h20 — *Romeo & Juliet* 12h10, 14h30, 16h55, 19h30, 21h50, sam. dim. 24h10 — *The Mirror has two faces* 13h45, 16h25, 19h50, 21h20, sam. 24h — *Crash* 13h15, 16h, 19h15, 21h50, lun. jeu. 13h15, 16h, 21h30 — *Clockwork Orange* sam. 23h40 — *Trainpotting* 13h30, 16h15, 19h, 21h10, sam. 23h10 — *Sleepers* 12h, 15h, 18h, 21h, sam. 23h50

PLAZA CÔTE DES NEIGES: 6700, Côte-des-Neiges (849-3456) — *First Strike* sam. dim. mar. mer. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. jeu. 19h30, 21h30 — *The Relic* sam. dim. mar. mer. 13h25, 15h55, 19h05, 21h35, ven. lun. jeu. 19h05, 21h35 — *Beverly Hills Ninja* sam. dim. mar. mer. 13h35, 15h35, 17h35, 19h35, 21h35, ven. lun. jeu. 19h35, 21h35 — *Turbulence* sam. dim. mar. mer. 13h20, 15h45, 19h, 21h30, ven. lun. jeu. 19h, 21h30 — *Méto* sam. dim. mar. mer. 13h10, 16h, 19h, 21h40, ven. lun. jeu. 19h, 21h40 — *The People vs Larry Flint* sam. dim. mar. mer. 13h, 15h45, 18h45, 21h25, ven. lun. jeu. 18h45, 21h25 — *Jerry Maguire* sam. dim. mar. mer. 13h05, 15h50, 18h45, 21h25, ven. lun. jeu. 18h45, 21h25

POINTE-CLAIRE: 6341, Route Transcanadienne (630-7286) — *Jerry Maguire* sam. dim. mar. mer. 13h20, 16h, 18h45, 21h25, ven. lun. jeu. 18h45, 21h25 — *Michael* sam. dim. mar. mer. 14h15, 16h30, 19h10, 21h25, ven. lun. jeu. 19h10, 21h25 — *The People vs Larry Flint* sam. dim. mar. mer. 13h30, 16h15, 19h, 21h30, ven. lun. jeu. 19h, 21h30 — *Beverly Hills Ninja* sam. dim. mar. mer. 13h40, 15h35, 17h25, 19h20, 21h20, ven. lun. jeu. 19h20, 21h20 — *First Strike* sam. dim. mar. mer. 13h30, 15h25, 17h15, 19h10, 21h15, ven. lun. jeu. 19h10, 21h15 — *Shine* sam. dim. mar. mer. 14h, 16h20, 19h, 21h15, ven. lun. jeu. 19h, 21h15

STE-THÉRÈSE: 300, rue Sicard (979-3866) — *La relique* 19h10, 21h25, sam. dim. 13h, 15h, 17h05, 19h10, 21h25, ven. sam. 23h35 — *Evita* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 16h, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — *Méto* 19h15, 21h30, sam. dim. 12h30, 14h45, 17h, 19h15, 21h30, ven. sam. 23h45 — *Jerry Maguire* 19h, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h, 19h, 21h40 — *Jackie Chan contre-attaque* 19h, 21h, sam. dim. 13h, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. sam. 23h — *Les 101 Dalmatiens* 19h05, sam. dim. 13h05, 15h05, 17h05, 19h05 — *L'archange* 21h05, ven. sam. 23h20 — *Tunnel de l'enfer* 19h, 21h25, ven. sam. 23h30 — *Basket Spatial* sam. dim. 13h, 15h, 17h — *Turbulence* 19h15, 21h20, sam. dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25

TERRÉBONNE: 1971, Chemin du Coteau (849-3456) — *Jerry Maguire* 19h, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h, 19h, 21h40 — *Turbulence* 19h15, 21h20, sam. dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25 — *Evita* 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 16h, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — *Les 101 Dalmatiens* 19h05, sam. dim. 13h05, 15h05, 17h05, 19h05 — *L'archange* 21h05, ven. sam. 23h20 — *Tunnel de l'enfer* 19h, 21h15, ven. sam. 23h30 — *Basket Spatial* sam. dim. 13h, 15h, 17h — *Turbulence* 19h15, 21h20, sam. dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25

VERSAILLES: 7275, rue Sherbrooke Est (353-7880) — *Evita* ven. sam. dim. 13h, 15h, 17h05, 19h10, 21h25, ven. sam. 23h35 — *Jackie Chan contre-attaque* 19h, 21h, sam. dim. 13h, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. sam. 23h — *Les 101 Dalmatiens* 19h05, sam. dim. 13h05, 15h05, 17h05, 19h05 — *L'archange* 21h05, ven. sam. 23h20 — *Tunnel de l'enfer* 19h, 21h15, ven. sam. 23h30 — *Basket Spatial* sam. dim. 13h, 15h, 17h — *Turbulence* 19h15, 21h20, sam. dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25

À QUÉBEC
CINÉMA STE-FOY: 2500, boul. Laurier (419-656-0592) — *Méto* 19h, 21h45, sam. dim. 13h30, 19h, 21h45 — *First Strike* 19h30, 22h, sam. dim. 14h, 19h30, 22h — *Les 101 Dalmatiens* sam. dim. 13h45 — *Mars attaque!* 19h15, 21h30